

28 PF

2^e année. N° 5.

Janvier 1914.

RODV MNA

Revue
du
PAYS ROANNAIS



Paraît en

JANVIER — AVRIL — JUILLET — OCTOBRE

ROANNE, Rue d'Albon, 16.



SOMMAIRE

A NOS LECTEURS.....	1
O. LAFAY.....	<i>La Bénissons-Dieu (dessin en deux couleurs)...</i> 2
LOUIS MERCIER.....	<i>L'église de La Bénissons-Dieu, poème.....</i> 3
C. GERMAIN DE MONTAUZAN.....	<i>Les Antiquités de Charlieu.....</i> 6
DAVID CIGALIER.....	<i>Deux Contes de la Vieille Chine. — II. Le Magicien déçu.....</i> 24
PAUL DUCHON.....	<i>Poèmes.....</i> 29
FRANÇOIS DÉCHELETTE.....	<i>Essai sur Jérôme et Jean Tharaud.....</i> 33
JEAN-FÉLIX BERTRAND.....	<i>Le fils de Nicolas Flamel.....</i> 39
	<i>Illustration de Pierre Reynaud.</i>

CHRONIQUES : LÉON DESBENOIT, ADOLPHE GUILLOUD DE COURBEVILLE, ALBERT DÉCHELETTE, JOSEPH DÉCHELETTE, FRANCISQUE FRESSONNET :

La Vie roannaise, le Vieux Roanne, les Lettres, l'Archéologie, les Arts, les Revues, le Théâtre.

Notes et Curiosités.

RODVMNA

REVUE TRIMESTRIELLE DU PAYS ROANNAIS

Paraît en janvier, avril, juillet, octobre.

CONDITIONS D'ABONNEMENT ANNUEL

Les quatre livraisons :

Sur Vélin : 6 francs (Etranger : 7 francs).

Sur papier de Hollande Van Gelder : 10 francs (Etranger : 11 francs).
(exemplaires numérotés)

Prix de la livraison sur Vélin : 1 fr. 50 net.

Les Auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Les manuscrits ne sont pas retournés.

Les droits de traduction et de reproduction sont réservés pour tous les pays.

Adresser toutes les communications au Secrétaire de la
Rédaction : M. ALBERT DÉCHELETTE, 16, rue d'Albon, Roanne
(Loire). — Téléphone n° 4.00.

RODVMNA

7

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE NUMÉRO

3 exemplaires (A, B, C.) sur Japon Impérial

110 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder.

M. SOUCHIER, IMPRIMEUR, ROANNE

2^e année. N° 5.

Janvier 1914.

RODV MNA

Revue
du
PAYS ROANNAIS

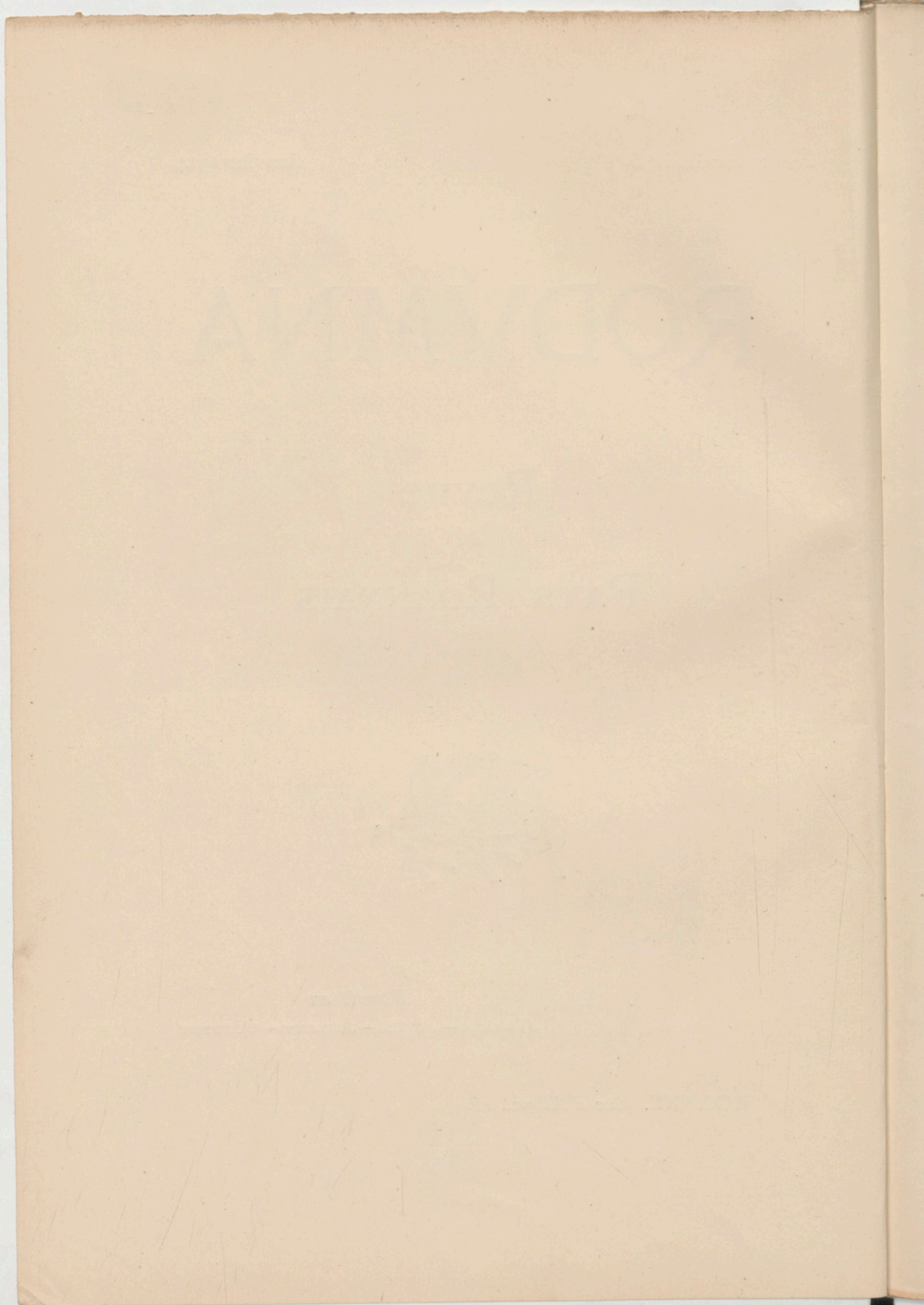


Paraît en

JANVIER — AVRIL — JUILLET — OCTOBRE

ROANNE, Rue d'Albon, 16.





A NOS LECTEURS

Nous avons raison de compter sur l'appui de tous les amis des choses de l'esprit pour seconder notre initiative : grâce à l'active sympathie de nos abonnés, le succès de *Rodumna* a passé nos espérances. Qu'il nous soit permis, au seuil de notre deuxième année, de leur adresser nos vifs remerciements et de leur fournir quelques explications sur le sens de notre effort.

Il nous semble qu'il y a, pour une revue, deux manières d'être régionaliste : par la matière des articles et par la signature des collaborateurs. Nous avons tenté de concilier les deux en publiant tantôt des pages d'intérêt forézien, tantôt des études sur des sujets étrangers à notre pays, mais signées de noms roannais.

A choisir la première conception, nous aurions singulièrement restreint notre domaine : après la belle récolte du *Roannais Illustré*, il reste fort peu à glaner. Nous risquons aussi, en nous spécialisant, de paraître monotones et incomplets à ceux qui, sans rien renier du passé de notre petite patrie, s'intéressent au temps présent et estiment que les manifestations de la pensée moderne, en art, en science, en philosophie, en littérature, en histoire, méritent de retenir l'attention des esprits cultivés.

Notre ambition, c'est que notre Revue soit, dans le pays roannais, un foyer où nos idées et nos aspirations, en se rencontrant, acquièrent plus de vitalité et de rayonnement. Notre souhait serait pleinement réalisé si, quelque jour lointain, *Rodumna* représentait, aux yeux de l'archéologue ou de l'historien de l'avenir, un reflet fidèle de notre vie contemporaine, un témoignage vivant de ce que fut l'activité intellectuelle, dans un coin de la province française.



Eglise de La Bénissons-Dieu.

O. LAFAY.

L'église de La Bénissons-Dieu.

I

*Un soir du mois de juin, vers l'an douze cent trente,
Poudreux d'un long voyage, et recrues de chaleur,
Trois moines s'arrêtaient sur ce chemin en pente
D'où l'on voit le pays éclos comme une fleur.*

*Lors, le premier d'entre eux, dont la mine était fière,
Et dont les yeux semblaient un tabernacle en feu,
Face au soleil, levant ses mains dans la lumière,
Dit à ses compagnons : « Frères, bénissons Dieu ! »*

*« Bénissons ! » répéta la voix double des moines ;
Et tous les trois, avec leur ombre derrière eux,
Sur le chemin bordé de froments et d'avoines,
Ils restèrent un long moment silencieux.*

*Le bruit d'un tombereau roulait dans la charrière ;
Les rossignols chantaient de partout à la fois ;
Comme pour échanger les bonsoirs des chaumières,
De clairs pigeons volaient de l'un à l'autre toit.*

II

« Bénissons Dieu ! reprit le moine aux yeux splendides,
« De nous avoir donné ses bons anges pour guides,

« Afin que notre cœur, ce soir, fût réjoui
« Par les attraits qu'il a versés sur ce pays.

« Bénissons Dieu d'avoir creusé cette vallée
« Et de l'emplir de fleurs, d'herbes et de feuillées ;

« Bénissons Dieu de la rivière aux fraîches eaux
« Qui chemine, prenant tout le temps qu'il lui faut

« Pour arroser les prés, et laver les lessives,
« Et mouvoir les moulins qui tournent sur ses rives ;

« Bénissons Dieu pour ce coteau qui s'assoupit,
« Comme un sage vieillard, dans sa barbe d'épis ;

« Bénissons Dieu pour ces moissons, dont l'abondance
« Fera faire aux fléaux une joyeuse danse ;

« Bénissons Dieu pour ces troupeaux riches et lents
« Que l'approche du soir fait revenir des champs ;

« Bénissons Dieu pour ces tranquilles cheminées
« Dont la fumée est douce à la fin des journées !

« La grâce du Seigneur est vraiment sur ces lieux,
« Plantons-y notre tente, et que nos chants joyeux,

« Mes frères, d'âge en âge, y mêlent leurs louanges
« A celles des oiseaux, des arbres et des anges. »

III

*Des siècles ont passé, depuis le soir d'été
Où Bernard dédiait ces claires litanies
Au pays dont son âme aspirait la beauté.*

*Selon ses vœux, l'écho de leur sainte harmonie,
Répété par la voix des hommes de Cîteaux,
Fit résonner longtemps cette terre bénie.*

*L'abbaye qu'on vit naître au bas de ces coteaux
Longtemps vibra d'amour, d'œuvres et de prières,
Comme une ruche ardente au mois du renouveau.*

*Les essaims sont partis, la ruche est en poussière ;
Mais l'église survit, belle, au milieu des prés
Où, comme aux temps anciens, s'attarde la rivière.*

*Son clocher que fleurit un balustre ajouré,
Et qui s'élance, tel un grand cri, vers les cieux,
Exprime encor l'amour des moines inspirés,*

Et, comme ils ont chanté, chante : « Bénissons Dieu ! »

LOUIS MERCIER.

LES ANTIQUITÉS DE CHARLIEU ⁽¹⁾

QUELS délicieux horizons présente cette vallée du Sornin entre les montagnes du Beaujolais d'où elle descend, et la Loire où elle aboutit ! Des collines aux contours simples, parées de verdure et dorées de soleil, bordent ses gras pâturages tout ombragés d'arbres touffus dans l'encadrement des haies. Les fonds montagneux permettent de contempler à volonté, suivant la direction du regard, les reliefs saillants et nets des sommets rapprochés, le velours moelleux des pentes boisées ou la bande bleuâtre et vaporeuse que forment les massifs lointains. Paysage à la fois calme et gai, attrayant et reposant pour les yeux et pour l'âme.

C'est dans cette vallée, ici même, que, voilà plus de 1.000 ans, vers la fin du ix^e siècle, sous les premiers successeurs de Charlemagne, un évêque de Valence, nommé *Ratbert*, et son frère Edouard, eurent l'idée d'établir un monastère pour des religieux de la règle de saint Benoît. L'endroit était propice, offrant une retraite sûre entre les trois cours d'eaux qui s'y réunissent. Jadis habité, au moins à l'époque gallo-romaine, comme l'atteste un tombeau du iv^e siècle placé actuellement sous le porche de l'abbaye et qui porte l'épithaphe d'une certaine *Maria Severiola*, ce lieu s'était peu à peu dépeuplé, sous l'action néfaste des invasions, puis des guerres entre les premiers seigneurs, luttant à qui serait maître des plus grands territoires. Tout était redevenu lande inculte ou inextricable forêt. Désormais, sous la protection de l'évêque fondateur, surtout du puissant roi de

(1) Nous devons à l'obligeance du savant président de la Société des Amis des Arts de Charlieu, M. le docteur Barbat, de pouvoir publier le texte de la conférence prononcée par M. Germain de Montauzan, à Charlieu, le 26 octobre dernier, sur les anciens monuments de Charlieu.

Bourgogne Boson, qui, beau-frère du roi de France Charles le Chauve, et suzerain de cette contrée, possédait un château-fort dans le voisinage et avait favorisé la fondation du couvent, les moines purent faire de ce cher lieu (*carus locus*, Charlieu), en même temps qu'un asile de prière et d'étude, un refuge de sécurité et un foyer propagateur de civilisation. A l'ombre du monastère rapidement bâti par la communauté, les pauvres habitants des campagnes d'alentour vinrent se grouper, sûrs d'y trouver du travail et du pain. Aidant les religieux à défricher les terres, puis plantant et cultivant pour ces seigneurs pacifiques, vivant petitement mais sans crainte, ils furent les reconnaissants témoins de l'agrandissement progressif de l'abbaye autour de sa première église.

A cette époque troublée de notre histoire, si le zèle et la patience étaient grands chez les fils de saint Benoît, le savoir était faible encore et l'art assez primitif. Et pourtant, c'était là surtout qu'avaient été recueillies les épaves de la civilisation antique, et qu'on entretenait pieusement les germes féconds naissant chaque jour de ces restes. Certes, les églises construites alors par les laborieux cénobites n'offraient rien de comparable à ce qui devait s'élever dans les siècles suivants. Quel aspect présentait la première église abbatiale de Charlieu ? Nous n'en savons absolument rien. Comme beaucoup d'autres de la même époque, elle devait être plutôt simple, construite sur le plan rectangulaire des anciennes basiliques latines, peut-être avec abside et collatéraux, probablement sans transept, et couverte en bois plutôt qu'en maçonnerie voûtée. Ce premier édifice, au surplus, ne dura que deux siècles à peine. Dès l'an 930, l'abbaye de Cluny, toute récente alors, — on a célébré en 1910 le millénaire de sa fondation, — mais déjà en pleine prospérité, obtenait du pape d'annexer en sa dépendance l'abbaye de Charlieu qui fut réduite au rang de simple prieuré. Ce fut un bien. Cluny, en lui enlevant l'autonomie, lui communiqua sa vitalité puissante. Cette maison n'offrait pas seulement un parfait modèle de régularité et de piété monastique : elle s'affirmait comme une grande école d'art religieux. Saint Benoît, en fondant sa confrérie, trois siècles auparavant, avait eu sans doute pour but principal de conserver et de développer la sainteté

chrétienne; mais il prétendait en même temps, pour glorifier Dieu, ne laisser perdre chez les siens aucune force noble de l'activité humaine, et sa règle avait prévu qu'il y aurait, dans les monastères de l'Ordre, des bibliothèques et des ateliers, pour l'enseignement de la science et des arts. Or, Cluny était en train de réaliser pleinement le vœu du fondateur. Français de toute origine et de toute condition, ses moines s'adonnaient à des occupations diverses, suivant leurs aptitudes ou leurs goûts éprouvés, et sans arrière-pensée d'ambition personnelle. Tandis que certains se consacraient plus spécialement à la méditation des livres saints et aux longues psalmodies du chœur, d'autres copiaient les écrits religieux ou profanes, enluminaient les manuscrits, taillaient le marbre, ciselaient l'or et l'argent pour l'orfèvrerie du culte. D'autres encore partaient pour de lointains voyages, surtout aux contrées d'Orient, et en revenaient avec des dessins d'objets d'art, des plans d'édifices, des procédés techniques étudiés pratiquement. Tout cela s'élaborait, puis se réalisait en œuvres. De là cette magnifique apparition sur le sol de France de tous ces sanctuaires aux formes pures, nobles et harmonieuses qui, selon l'expression du poète :

S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés,
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés.

Dans toute la chrétienté, il est vrai, la même ardeur de création se manifestait; mais c'était la France, et en France c'était Cluny qui donnait l'impulsion. D'ailleurs, tandis que dans les pays au delà du Rhin ou des Alpes, les monuments du nouveau style architectural, dit style roman, se dressaient à peu près uniformes, ils s'épanouissaient en France avec une étonnante variété. On y reconnaît neuf écoles diverses, dont les plus célèbres furent celles de Normandie, d'Auvergne, de Poitou, de Provence, et surtout l'Ecole bourguignonne, relevant directement de Cluny.

Et c'est un abbé de Cluny, saint Odilon, qui, pendant la première moitié du ^x^e siècle, fit reconstruire les bâtiments conventuels de Charlieu, et commencer la réédification de l'église. Celle-ci, finalement, fut consacrée en 1094, deux ans avant la date mémorable de la première croisade.

§

Elle était donc du style *roman*, dont le caractère essentiel est, comme on sait, la voûte en plein cintre, mais divisée dans la longueur de la nef en travées successives que déterminent les *arcs doubleaux*, c'est-à-dire des contreforts de la voûte faisant saillie sous sa douelle, et reposant eux-mêmes sur des pilastres appliqués contre les murs latéraux de la nef ou contre les piliers qui soutiennent les arcades latérales ouvertes dans ces murs. Il y a dans ce cas des nefs secondaires dites *bas-côtés* ou *collatéraux*; et de même que le fond de la grande nef est constitué par un hémicycle appelé *abside*, de même en général les deux collatéraux se prolongent et se rejoignent en un hémicycle concentrique dit *déambulatoire*, sur lequel s'ouvrent souvent de petites absides secondaires appelées aussi *absidioles*, ou *chapelles rayonnantes*.

A partir de l'époque romane, presque toutes les églises furent pourvues du *transept*, nef voûtée croisant à angle droit les premières, immédiatement avant l'hémicycle, ce qui avait pour but de donner effectivement à l'édifice la forme d'une croix.

La pénétration mutuelle des voûtes à angle droit produit nécessairement quatre sections de voûte séparées par des arêtes en diagonale. L'ensemble de ces sections s'appelle *voûte d'arête*; et déjà, dans beaucoup d'églises romanes, les intervalles entre les arcs doubleaux sont constitués ainsi. Un progrès consista à renforcer les arêtes diagonales par des arcs en saillie comme les arcs doubleaux, et dont l'ensemble prit le nom de *croisée d'ogive*. En même temps, on substituait à l'arc en plein cintre l'arc brisé. Ces deux procédés, combinés avec l'emploi des grands arcs-boutants extérieurs remplaçant les simples contreforts, permirent d'augmenter considérablement la hauteur et la longueur des nefs. Ainsi fut créé le style *ogival* ou *gothique*, né dans la fin du ^{xii}^e siècle, tandis que subsistait encore l'art roman.

Avant l'apparition de celui-ci, les tours servant de clochers étaient souvent isolées, en dehors de l'église. Depuis, élevés d'abord sur la croisée du transept, les clochers s'établirent parfois aux deux bouts de celui-ci, ou plus fréquemment au-dessus de la

façade, simples ou géminés. Quadrangulaires ou octogonaux, ils se terminent le plus souvent en pyramides, de plus en plus aiguës et ajourées à mesure que s'affirme le style gothique.

J'ai cru devoir rappeler ces notions sommaires avant de faire passer sous vos yeux l'intérieur d'une église romane qui, contemporaine à peu près de l'église abbatiale de Charlieu, peut donner une idée de ce qu'était celle-ci à l'époque où elle était debout dans sa splendeur. C'est l'église de l'abbaye de Vézelay en Bourgogne.

Voici à présent l'église de l'abbaye, ou, pour parler plus exactement, du prieuré de Charlieu, telle que nous la voyons aujourd'hui. Ce qui en subsiste intégralement, c'est le *porche* ou *narthex*, c'est-à-dire en quelque sorte le vestibule, qui ne fut construit que 50 ou 100 ans après la nef, par conséquent vers le milieu ou la fin du ^{xii}^e siècle. Je reviendrai tout à l'heure avec détails sur cette construction admirable. Quant à la nef, il n'en reste malheureusement plus que la façade et les deux premières travées : encore sont-elles plus qu'à demi-ruinées, puisque seules les voûtes d'arête couvrant les collatéraux sur ces deux travées sont encore en place. La voûte en berceau de la nef principale s'est effondrée. Orientée vers l'Est, l'église, comme on le voit sur un plan du ^{xviii}^e siècle, était pourvue d'un transept dont la saillie sur les collatéraux était de 5 mètres. Le milieu du transept couvert en coupoles supportait un clocher central que surmontait une flèche très élevée ; peut-être y avait-il encore deux autres clochers, chacun à l'une des extrémités du transept. Les bas-côtés se prolongeaient en formant le déambulatoire autour de l'abside, et les chapelles rayonnantes étaient au nombre de cinq. La longueur totale de l'église était de 50 mètres et sa largeur de 16. Elle était donc de dimensions moyennes.

Quant à sa décoration intérieure, nous en concevons quelque idée par les chapiteaux des demi-colonnettes des bas-côtés, encore debout. Ils sont, comme dans beaucoup d'autres églises romanes, ornés, soit de feuillages et de volutes, et apparentés ainsi à l'ancien chapiteau corinthien, soit de personnages et animaux, réels ou fantastiques. Le prophète *Daniel* entre deux lions, deux autres lions les griffes posées sur une tête humaine, la

lutte d'un centaure avec un personnage à cheval sur un animal indéterminé, tels sont les motifs qui restent et dont l'art d'exécution n'est pas extraordinaire. Mais quelle variété l'on aurait, si tous les pilastres, toutes les colonnes étaient encore debout !

La façade est à peu près intacte. Mais elle n'apparaît pas à découvert ; cela depuis que le narthex y est adossé occupant toute sa largeur, et de plus, la coupant en deux suivant la hauteur, en tant que comprenant lui-même un rez-de-chaussée et un étage. Suivant la largeur, elle est divisée par des contreforts en trois parties correspondant aux trois nefs. La porte est au centre. C'est une baie voûtée formant embrasure par cinq rangs d'archivoltes en retraits successifs sans ornements, qui reposent de chaque côté sur trois piédroits alternant avec deux colonnettes cylindriques. Le *tympan*, c'est-à-dire le plein demi-circulaire surmontant le linteau, est orné d'un bas-relief représentant Jésus-Christ accosté de deux anges, tandis qu'au-dessous, sur le linteau également sculpté, figurent les douze apôtres.

C'est là le groupe en quelque sorte primordial de l'iconographie chrétienne, placé à l'entrée du temple comme un hommage solennel au maître divin et aux premiers collaborateurs de son œuvre immortelle. Dans des ensembles plus vastes, on leur adjoindra souvent par la suite les patriarches, les prophètes, les évangélistes, les confesseurs, les martyrs ; et la composition y sera ménagée avec art. Ici, elle est on ne peut plus sommaire. Les douze apôtres sont assis, tous dans la même attitude, chacun sous une petite arcade. Ils tiennent, tous de la même façon, un livre à la main. C'est l'Evangile, qu'ils ont propagé par le monde. Leurs têtes étaient sans doute peu différentes les unes des autres ; on ne peut toutefois se prononcer, car elles ont été brisées, comme, hélas ! toutes les têtes de personnages — sauf une — que comportaient les sculptures de l'édifice.

Le Christ a la pose hiératique que lui conservera tout le moyen-âge ; assis, la main droite levée, les trois premiers doigts ouverts, comme pour bénir. Derrière sa tête se dessine un nimbe crucifère, emblème de la divinité. La grande auréole qui l'entourne et que soutiennent les deux anges, sorte de nimbe du corps entier, accompagne généralement les trois personnes de la Trinité, mais quel-

quefois aussi la Vierge et les saints. Elle exprime symboliquement la béatitude éternelle. La nudité des pieds est encore un des signes auxquels se reconnaissent Dieu le Père, Jésus-Christ, les anges, les apôtres ; tandis qu'on ne voit jamais la Vierge ou les autres saints les pieds nus. Quels que soient les progrès de l'art, ces conventions mystiques ne changeront pas, du ^x^e siècle à la Renaissance.

Nous allons retrouver ces mêmes figures sur la grande porte du narthex ; et nous n'en constaterons que mieux le chemin accompli par l'art dans cet intervalle d'un siècle au plus.

Tout se modifie d'ailleurs et se perfectionne au cours de ce moyen-âge que l'on affecte volontiers de croire immobile et figé. C'est la grande époque de la fondation des Communes. Voyez Chartre. Les habitants y sont toujours dépendants du prieuré. Mais ils se sont solidarisés, ont obtenu des religieux des franchises et des privilèges, ont entouré ce qui est devenu leur ville de fortifications formant autour du monastère une deuxième enceinte, les mettant à l'abri et défendant par surcroît les moines des entreprises et des vexations des seigneurs du voisinage. Cette deuxième enceinte qui se développait sur une longueur totale de 1.100 mètres se voyait encore entière à la fin du ^{xviii}^e siècle. Sa muraille avait bien dix mètres de haut ; des tours rondes la flanquaient de distance en distance, et des fossés extérieurs la protégeaient. Les moines, de leur côté, prenaient souci de leur propre défense ; et bientôt on allait voir se dresser près de l'abbaye un donjon, debout encore aujourd'hui, la tour de Philippe-Auguste, nom donné en l'honneur du roi qui octroya une charte à la ville. On voulait, il y a quelque trente ans, démolir ce remarquable spécimen de l'architecture militaire du moyen-âge. Mais des protestations s'élevèrent et on le conserva... Qui ne s'en félicite à l'heure qu'il est ?

Autre progrès, non moins important. A la fin du ^{xii}^e siècle, les religieux ne sont plus les seuls à se préoccuper d'art, à savoir édifier, sculpter et peindre. Ils ont libéralement ouvert leurs écoles aux laïques. Et, tout en restant dociles aux traditions liturgiques, aux principes qui avaient guidé leurs éducateurs, ces élèves, devenus à leur tour maîtres d'œuvres, apportèrent dans leur façon d'observer et d'interpréter la nature un raisonnement et une initiative plus libres, surent communiquer une réalité, une intensité

de vie extraordinaires aux plantes, aux animaux, aux personnages nés de leur vision sincère, alors même que ces derniers ou gauches et raides par maladresse d'exécution, ou grotesques par écart d'imagination, fussent parfois bien loin de la perfection artistique. Mais il est des sculptures du ^{xiii}^e siècle et même du ^{xii}^e, ainsi que nous allons le voir, que les plus beaux modèles classiques ne surpassent point. Examinons donc le porche de Charlieu.

§

Son ensemble architectural peut être discutable, eu égard au défaut de symétrie. L'entrée, contrairement à ce qui se voit d'habitude, est placée latéralement, au lieu de s'ouvrir dans la façade. Le mur du pignon nord, où elle est pratiquée, est divisé dans le sens de sa hauteur en deux parties par un large bandeau à arcatures, qui accuse la naissance de l'étage. La partie supérieure offre une unique fenêtre à plein cintre, encadrée de deux colonnettes. L'inférieure offre deux compartiments verticaux, inégaux, séparés par un étroit pilastre orné. Dans le plus grand, à gauche, est la porte ; dans le plus petit, à droite, une fenêtre. Porte et fenêtre sont deux merveilles.

De la porte, toutes les parties sont sculptées, les deux piédroits, le linteau, le tympan, et les trois rangs d'archivoltes à plein cintre. Celles-ci s'appuient sur des pilastres modelés sur le profil de chacune d'elles et qui reposent sur des bases carrées. L'angle des deux pilastres extérieurs est occupé de chaque côté par une colonnette à bagues. Fleurs et fruits des chapiteaux, palmettes du tailloir, rinceaux et méandres garnissant les faces des pilastres, fleurons des archivoltes, agneau symbolique décorant la dernière, tout est minutieusement découpé et fouillé dans la pierre. Chaque détail frappe par sa perfection et rien n'altère la parfaite sobriété de l'ensemble. C'est de l'art mesuré, juste et vrai. Les Grecs ne cisaient pas mieux.

Des deux côtés, vous trouvez symétrie, correspondance harmonieuse dans la disposition ; ce qui ne veut point dire identité. Ainsi, sur le piédroit qui supporte le linteau à gauche, se dessine un bas-relief figuré dont le piédroit en face n'offre point le

pendant. Et c'est un pur chef-d'œuvre. Ce bas-relief représente un personnage féminin, figuration symbolique de l'impureté. On s'attendrait à trouver en face la vertu opposée à ce vice, la chasteté. Au XIII^e siècle, en effet, les sculpteurs de nos cathédrales personnifiaient ainsi les vertus et les vices et les opposaient deux à deux. Tels sont les bas-reliefs de Notre-Dame de Paris, à l'une des grandes roses ajourées ; d'Amiens, à l'un des portails de la cathédrale ; de Reims, à l'un des porches ; douze vertus et douze vices y sont représentés symétriquement et dans le même ordre : foi et idolâtrie, espérance et désespoir, etc... C'est un procédé devenu usuel alors, mais qui, au XII^e siècle, ne s'était pas encore imposé. De plus, dans les bas-reliefs que je viens de citer, si les vertus sont représentées sous la forme de femmes vêtues, graves et majestueuses, les vices, au lieu d'être à proprement parler personnifiés, sont plutôt *mis en scène*, et, suivant la fantaisie réaliste habituelle à ces naïfs sculpteurs, sont tournés au comique. Ainsi, à Amiens, la Discorde, c'est un mari et une femme qui se prennent aux cheveux ; l'inconstance, un moine qui détale de son couvent ; la luxure, une femme tenant un miroir à la main, et embrassée par un jeune homme. Ici rien de tout cela. Pas de jeu d'esprit, encore moins de bouffonnerie. Cette femme demi-nue symbolise les ravages et les tortures du vice. Quelle cruelle vérité de souffrance dans ce corps aux genoux fléchissants et comme secoué d'un spasme de douleur, tandis que la tête se détourne et s'incline dans une contorsion du cou ! Et quelle ne devait pas être l'expression du visage ! Hélas, comme toutes les autres, la tête est mutilée. Mais en contemplant la sveltesse de ces formes, la vérité de ce mouvement, on a pu dire avec raison que cette figure était une démonstration convaincante de la Renaissance grecque sortie au XII^e siècle des grandes écoles d'art de Cluny.

Voici maintenant le tympan et le linteau. C'est à peu près le même sujet qu'au tympan et au linteau de la façade, mais avec une bien grande différence dans la manière dont il est traité.

La pose du Christ triomphateur est sensiblement pareille. Même geste de bénédiction de la main droite et des doigts ; même auréole elliptique, même nimbe crucifère, même livre tenu de la main

gauche. L'art plus sûr et plus ample se reconnaît surtout aux plis sinueux de la robe.

Mais ce qu'il faut admirer, ce sont les deux anges qui soutiennent l'auréole. Quelle énergie de mouvement, et quelle science des attitudes ! N'y a-t-il pas comme un avant-goût de Michel-Ange dans ce contournement des torses, dans cette sorte d'audacieuse enjambée sur les animaux apocalyptiques occupant les coins du cintre ? Ces animaux, le bœuf et le lion, sont ceux que la tradition liturgique associe aux évangélistes saint Luc et saint Marc. Ils sont malheureusement fort mutilés. Au-dessus de l'ange de droite est l'aigle de saint Jean, au-dessus de celui de gauche, l'homme ailé de Saint Mathieu ; la mutilation est encore pire. On voit que ces quatre figures symboliques sont accompagnées chacune d'une banderolle ; quelques lettres se lisent encore sur deux de celles-ci.

Et quant au sens figuré que peut avoir le groupe total, il semble qu'on puisse le définir ainsi : La glorieuse divinité du Christ exaltée par les anges, forts eux-mêmes de l'inébranlable appui des Evangiles.

La présence intermédiaire des anges est plutôt exceptionnelle dans le groupe fréquent du Christ et des quatre évangiles représentés par leurs signes : mais combien ici ce groupe y a gagné ! Il suffit d'examiner par comparaison un tympan de la cathédrale de Chartres, l'édifice le plus achevé peut-être de l'art du ^{xiii}^e siècle. Quel qu'en soit le mérite, on peut assurément donner la préférence au tympan de Charlieu.

Le bas-relief du linteau se distingue de celui que nous avons considéré à la façade par la présence de la Vierge accostée de deux anges, au milieu du groupe des douze apôtres alignés, et non isolés par des arcades. Les têtes offraient peut-être quelque variété ; mais il n'y en a pas de sensible dans les corps de ces personnages tous assis, tous gardant la même position et tenant tous le livre de la même façon. Malgré cela c'est encore un bel ensemble décoratif.

Le groupe des apôtres est évidemment plus mouvementé et plus expressif, sur un monument qui constitue la juste célébrité d'un petit village perdu dans les montagnes du Beaujolais :

Avenas. Sa très vieille église possède un autel en pierre calcaire dure, dont trois faces sont ornées, et de façon très remarquable. La face droite représente la donation de l'église par un roi Louis de France, *Ludovicus Pius*, ainsi que le nomme l'inscription très authentique contemporaine du bas-relief et placée au-dessous. Faut-il croire qu'il s'agit de Louis le Débonnaire, reconnaissant de son triomphe sur les Sarrazins qui ravageaient le pays ? Faut-il, au contraire, attribuer l'autel à une époque un peu moins ancienne, et descendre jusqu'à saint Louis ou encore s'arrêter à Louis VII, dont un des sceaux porte une coiffure identique à celle du roi ici représenté ? Nous n'avons pas à prendre parti, mais le nom de Louis le Pieux, que l'Histoire donne souvent à Louis le Débonnaire, est sans conteste un argument très solide en faveur de la première opinion. Quoi qu'il en soit, les douze apôtres représentés à côté du Christ sont d'une réalité familière exquise. Les physionomies, les attitudes, sont toutes différentes les unes des autres, et l'on reconnaît à leurs attributs la plupart des personnages. Saint Pierre, avec son énorme clef, est typique. Sur la face latérale gauche se déroulent quelques scènes de la vie de la Sainte Vierge. C'est de l'art encore bien fruste, mais dont l'archaïsme même a son charme particulier.

Nous venons de voir le donateur de l'église d'Avenas, représenté sur une des faces de l'autel. Or, les images des fondateurs et bienfaiteurs de l'abbaye de Charlieu figurent également aux sculptures de la porte que nous considérons. Sur l'imposte des archivoltas de gauche, à côté d'un saint revêtu d'une riche dalmatique brochée, on voit représenté un personnage tenant un édicule roman. Ce serait le roi Boson, le premier grand protecteur de l'abbaye. De l'autre côté, auprès de saint Jean-Baptiste et d'un autre saint que la mutilation a rendu indistinct, figure un évêque portant le même monument minuscule. Ce personnage, le seul dont la tête n'ait pas été mutilée, est évidemment Ratbert, l'authentique fondateur du monastère. Quant aux deux saints qui occupent la première place de chaque côté, ce sont probablement les deux patrons de l'abbaye, saint Etienne et saint Fortunat.

Vous voyez que cette porte peut, à elle seule, donner lieu à une longue étude. Je suis forcé d'être plus bref pour la fenêtre de

droite, bien qu'elle soit ornée avec la même richesse. Elle est formée d'un seul arc à plein cintre, en cinq claveaux avec une figure par claveau, sauf à celui du milieu, où le Christ, assis et bénissant, est accompagné d'un saint non identifié, peut-être le prophète Elie. A gauche, sont saint Jean et saint Jacques, à droite Moïse et saint Pierre. Comme ce sont là tous les témoins de la transfiguration du Christ, c'est sans doute cette scène de l'Evangile que le sculpteur a voulu rappeler. Au-dessus de l'archivolte est une pierre isolée représentant le Christ dans une nuée.

Sur le tympan est sculptée la sainte Cène. La table, autour de laquelle sont assis Jésus-Christ et les apôtres, est demi-circulaire; elle supporte des mets et des ustensiles. Tout autour, des serviteurs emplissent des vases.

Le linteau présente comme sujet un sacrifice biblique. Le détail en est assez compliqué et les mutilations achèvent de le rendre peu distinct. Mais on y reconnaît une entente exercée de la composition. Un béliet étendu sur un autel, un taureau égorgé par un sacrificateur, des brebis conduites à l'autel et l'une d'elles sur le point d'être frappée d'un coup de hache, voilà ce que l'on perçoit le mieux.

Les chapiteaux sont à personnages. A droite sont trois figures nimbées, et derrière elles se dresse un édifice avec une tour. A gauche, c'est probablement Satan, surgissant à mi-corps et s'accrochant à l'astragale: disposition bien dans le style de l'époque.

Evidemment c'est par la décoration de cette façade latérale que le porche de Charlieu est le plus remarquable. Mais c'est une fort belle chose encore que la grande façade avec ses trois arcades supportées par des piliers avec demi-colonnes engagées. Deux de ces arcades sont géminées et portent, à la naissance commune de leurs archivoltas, une sculpture d'un art merveilleux. C'est, de chaque côté, un homme entravé dans les enroulements d'un rinceau et qui cherche avec effort à s'en dégager.

La grande salle qui constitue l'étage du narthex était jadis la salle des archives du prieuré. En 1792, celles-ci furent volontairement brûlées. Que de déplorables méfaits nous sommes obligés à chaque pas de constater!

Cette salle à laquelle on accède par une tourelle servant de con-

trefort à la façade et pourvue d'un escalier tournant, est recouverte par trois voûtes d'arêtes séparées par des arcs doubleaux brisés. Sur la travée du milieu s'ouvre la grande baie de la façade de l'église, remarquable surtout par la décoration de ses archivoltes. Deux petites arcades aveugles qui l'accompagnent de chaque côté s'appuient sur des colonnettes dont un des chapiteaux porte deux petites figures originales : le soleil et la lune avec des traits humains. L'un, le soleil, est auréolé ; l'autre, la lune, a les yeux fermés par deux mains.

§

Au moyen-âge, tout monastère possédait son cloître, et en général, comme celui-ci, adossé par un de ses côtés au collatéral de l'église. On peut dire que le cloître, c'est le couvent lui-même, c'est son essence. Là où il existe encore, il semble qu'une âme subtile pénètre encore les vieux murs. Le cloître disparu, quoi qu'il reste du monastère, le charme des souvenirs évocateurs s'est envolé. Comme il favorisait la prière recueillie du cénobite, cet abri clos, tranquille et frais ! et comme elles nous incitent à méditer sur le mystère des temps lointains, ces longues arcades mélancoliques, aux droites allées de menues colonnes, autour de leur petit jardin discret !

Ici, c'est un rectangle voisin du carré, ayant 28 mètres sur 23. Il n'est pas voûté, mais recouvert d'un simple toit en appentis. Il est, du moins, dans sa presque totalité, plus récent que l'église et le porche, et date du milieu du xv^e siècle, ainsi que le démontre, indépendamment du caractère architectural des arcades, l'écusson d'un prieur connu de Charlieu, sculpté dans la pierre de l'une d'elles. Ce sont des arcades ogivales à arcs trilobés. Malheureusement les trèfles ont tous été brisés à l'exception d'un seul ; les chapiteaux aussi sont presque tous mutilés, et une des quatre galeries est détruite. Et pourtant que de grâce encore dans cette élégante claire-voie de pierres sculptées ! De plus, l'on a la satisfaction de retrouver dans la galerie est et du côté extérieur une portion de l'ancien cloître roman du xi^e siècle. Au nombre de six, massives et basses, ces arcades portent sur des colonnettes accouplées, courtes et sans svel-

tesse, dont les chapiteaux forment des corbeilles de feuillage assez grossièrement découpées. Mais la double colonnade produit un heureux effet. Et puis, la comparaison des deux styles est intéressante; enfin nous avons ainsi l'idée de ce qu'était le couvent contemporain de l'église.

Une inscription curieuse gravée sur le tailloir d'une des arcades nous apprend indirectement quelque chose sur les œuvres accessoires des bons moines. « *Trogo lude alias; fuge* », dit-elle. « Va jouer au cerceau ailleurs; va-t-en ». Sans doute on réunissait au monastère, pour les assister, les instruire ou les amuser, un certain nombre de jeunes enfants. Mais le cloître était interdit à leurs ébats; et pour rendre la défense plus formelle, on l'avait gravée dans la pierre.

Il n'y a pas bien longtemps que cette partie du vieux cloître a été retrouvée; elle était noyée dans la maçonnerie formant un des murs de la salle capitulaire contiguë. C'est la perspicacité d'un savant archéologue, M. Héron de Villefosse, qui en devina l'existence. On ouvrit le mur à l'endroit qu'il désignait, et l'on retrouva les vénérables arcades.

La salle capitulaire est de l'époque du nouveau cloître. A peu près carrée, et d'environ 10 mètres de côté, elle est surtout remarquable par le pilier central qui, muni d'un pupitre en pierre, faisant corps avec lui, supporte la retombée des voûtes, très ingénieusement combinée. Aux clefs de ces voûtes et aux angles, éclatent les armoiries des abbés de la Madeleine. Simplicité et modestie cénobitiques, qu'étiez-vous alors devenues ?

Le réfectoire, où régnait peut-être encore la frugalité, et qui est conservé en partie, était garni de bas-reliefs et de peintures murales, dont on a su habilement détacher et recueillir les fragments restants. Ils sont actuellement au musée de Cluny, à Paris.

Au xvi^e siècle, les prieurs firent construire une demeure opulente, qui existe encore intacte. Cour d'entrée et diverses façades, escaliers, plafonds et vastes cheminées, magnifique charpente des combles, tout y apparaît comme un modèle d'élégance et de goût.

§

En quittant l'abbaye, nous devrions parcourir les rues de Charlieu, où, en plus grand nombre, je crois, qu'en n'importe quelle ville de France, on peut considérer d'anciennes maisons des ^{xiv}^e, ^{xv}^e, ^{xvi}^e siècles, presque toutes d'un remarquable cachet artistique. Telle est celle du n° 9 de la rue Mercière, nouvellement restaurée, et celle en face, n° 12, où l'on doit considérer surtout un tympan de pierre, présentant deux figures en bas-relief de femmes couchées, dignes du ciseau de Jean Goujon; au-dessus, est sculpté l'écusson de la famille Dupont de Dinechin. Telles sont encore la maison de la rue Chevroterie, avec ses fenêtres cintrées, à fines colonnettes et à chapiteaux délicatement ciselés; la maison dite *des Anglais*, rue Nationale, dont une des salles est ornée d'une superbe cheminée monumentale; et tant d'autres. Une promenade à travers Charlieu est une joie d'antiquaire et d'artiste.

Jetons un coup d'œil, pour terminer, sur ce précieux cloître des Cordeliers qui a failli être enlevé subrepticement, et que Charlieu et Saint-Nizier, — n'oublions pas Saint-Nizier, puisque le monument est sur son territoire — ont heureusement pu conserver, grâce à l'élan donné par la Société des Amis des Arts et son dévoué président, grâce au généreux émoi des congressistes du millénaire de Cluny, grâce au zèle prodigué au service de l'art français par l'activité infatigable de M. le sénateur Audiffred, grâce enfin à l'énergique et bienfaisante influence de M. le sénateur Morel, ministre des Colonies, maire de Charlieu.

Je ne m'attarderai pas à expliquer les origines de la fondation de ce couvent. Discussions entre les Bénédictins et les bourgeois de la ville au sujet de redevances trop lourdes pour ceux-ci; bon tour joué à ceux-là par l'établissement, vers 1250, d'un monastère rival, qui, n'ayant pas le droit d'occuper un espace dans la ville, sut s'implanter tout à côté; sympathie de la population pour ces braves Cordeliers, à la fois plus pauvres et plus miséricordieux que les moines d'à côté, devenus, eux, à la longue, un peu trop grands seigneurs; protection et libéralités en leur faveur de la part de cer-

taines familles, entre autres celle des Châtelus de Châteaumorand, dont un des membres, Hugues, fut enterré avec son épouse dans l'église du monastère (le monument funéraire a été transporté, il y a longtemps, au musée de Roanne); enfin, grâce à ces libéralités, construction, au ^{xiv}^e siècle, d'un couvent plus vaste et plus beau que l'ancien; couvent à peu près entièrement détruit, ainsi que l'église, mais dont il reste, par bonheur, l'admirable cloître : — telle est en raccourci l'histoire du couvent des Cordeliers.

La forme de ce cloître est bizarre : il dessine un trapèze. Comme celui de l'abbaye, il est couvert d'un toit en appentis. Mais il est beaucoup plus riche d'ornements. Chaque côté comprend 25 colonnes ornées d'un double chapiteau avec motifs infiniment variés. Voyez comme l'art s'est perpétué dans cet ingénieux pays, parmi ces praticiens anonymes, continuateurs de ceux qui, près de deux cents ans auparavant, avaient réalisé de si belles choses au porche de l'abbaye. Et dire qu'à cette grande époque de notre architecture, il y avait en France d'innombrables artistes capables ainsi de diversifier à l'infini les combinaisons architectoniques et décoratives, en imprimant dans la pierre leurs visions, leurs sentiments, leurs pensées. Rien à ces chapiteaux n'est la froide copie d'un modèle convenu. Ce sont de simples fleurs groupées, des fleurs du pays, que le modeste artiste a remarquées en se promenant dans les champs; et en les taillant dans la pierre telles qu'il les a vues, feuilles de chêne, de lierre, de bardane, d'arum, que sais-je? il a créé de la beauté impérissable.

Et aux chapiteaux de la galerie nord, que dire de ces animaux de fantaisie symbolisant les vices humains, sinon qu'ils ont dans leur étrangeté tout le mouvement et toute la vie d'êtres réels, et qu'ils expriment vraiment et dans une juste mesure ce qu'ils veulent signifier? Que dire des gargouilles de pierre, avec leurs formes fantastiques et menaçantes, la tête tournée, peut-être avec quelque intention maligne, du côté où vont les antipathies, c'est-à-dire vers le monument bénédictin? Et je ne sais s'il ne faut pas admirer par dessus tout l'harmonie de l'ensemble, résultant des proportions irréprochables, de la sveltesse sans maigreur des petites colonnes, de la disposition des ogives trilobées, issues d'elles comme la fleur sort de sa tige et encadrant chacune un

trèfle amenuisé à feuilles aiguës. Si bien que ce cloître des Cordeliers peut rivaliser de beauté et d'élégance avec les plus célèbres, que vont admirer bien loin les fervents de l'art du moyen-âge.

Ces merveilles artistiques ne sont pourtant qu'une fraction bien réduite de ce qui survivait, il n'y a guère plus de cent ans, avant qu'un paroxysme de fureur aveugle se fût déchaîné contre ces vénérables monuments. Les démolisseurs de 1793 n'ont qu'une excuse auprès de la postérité : ils ne savaient pas bien ce qu'ils faisaient. Presque personne alors ne comprenait vraiment la beauté de ces vieilles pierres, pas même ceux à qui elles appartenaient. Presque tout le monde la comprend aujourd'hui. Notre esprit, formé par l'étude impartiale du passé, ne rend plus les choses responsables des idées et des faits, et respecte la pensée humaine, quelle qu'elle soit, dans sa sublime expression, l'œuvre d'art. Ceux qui détruisent une œuvre d'art, une belle construction d'autrefois, l'ensevelissent, ou la dénaturent en l'utilisant basement, sont pour nous, à des degrés divers, des profanateurs. Nous la voulons si bien intacte et respectée, que l'enlever à son milieu, à son sol, à son ciel, nous paraît à juste titre une lourde erreur, et parfois même une mauvaise action.

C'est ainsi que Charlieu, fidèle au noble exemple donné par ce généreux François Coignet, dont on honore le tombeau sous la voûte du narthex qu'il a sauvé de la ruine, Charlieu veut continuer à veiller sur ses monuments, en les mettant hors d'atteinte de tout accident matériel, et en les rendant accessibles et pleinement visibles de toutes parts pour les étrangers que la renommée de tant de merveilles attirera de plus en plus vers cette ville exquise, riche de passé, riche de présent et d'avenir.

Je citerai enfin, non plus seulement à l'adresse de Charlieu et de sa région, mais à l'adresse de la France entière, les belles paroles prononcées par la voix éloquente d'un membre de l'Institut, celui-là même dont je rappelais il y a un instant l'heureuse intervention, M. Héron de Villefosse, conservateur du musée du Louvre.

« Artistes, archéologues, poètes, architectes, historiens, amateurs, touristes, tous ceux qui ont le culte de nos vieux souvenirs

et de nos traditions, tous ceux qui se sentent émus à la vue de ces grandes œuvres de pierre, où revit l'esprit de nos ancêtres, tous ceux qui les vénèrent et les chérissent comme un morceau de la patrie elle-même, tous ceux qui ont l'âme française, voudront s'unir à vous pour défendre les monuments de Charlieu. Avec vous ils contribueront à sauver un des joyaux de ce patrimoine intangible qui proclame d'une manière si frappante le passé de nos pères et la gloire artistique de la France. »

Camille GERMAIN DE MONTAUZAN,

Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

DEUX CONTES DE LA VIEILLE CHINE

II

Le Magicien déçu.

Au pays de la fleur de thé et de la Grande muraille, au pays où les rubis naquirent des larmes de la douce Sing-Sing, vivaient autrefois deux vieillards, dont j'entreprends de conter la merveilleuse aventure. Ils avaient acquis, avec l'âge, un peu de cette sagesse que d'ordinaire chacun ne s' imagine que conforme à ses intérêts. Ils n'étaient ni médecins, car ils répugnaient à tous les meurtres, ni négociants, car ils tenaient à leur réputation de probité, ni professeurs, car il leur déplaisait d'enseigner aux autres ce qu'ils ignoraient eux-mêmes. Ils avaient, sans qu'il leur en coûtât, refusé les hautes dignités que dispense le Fils du Ciel. Ils s'abandonnaient aux charmes de la spéculation sans profit et ne connaissaient leurs prochains, que lorsqu'il s'agissait de leur rendre service.

Tchang et Lieou estimaient, avec Ngéou-Yang-Sieou, un de leurs poètes favoris, qu'une collection de mille ouvrages antiques, une lyre, un jeu d'échecs et un pot de vin, suffisent à nous assurer la part de bonheur, à laquelle nous avons le droit de légitimement prétendre. Les ouvrages antiques leur rappelaient que la méchanceté et la faiblesse des hommes persistent à travers les âges. La lyre les engageait à chercher l'harmonie dans l'existence et dans le rêve. Les échecs leur apprenaient que le moindre de nos sentiments, le plus insignifiant de nos gestes, peut avoir d'inévitables conséquences. Dans le vin et l'ivresse qu'il procure, il voyait le symbole d'une intelligence si fragile, qu'il suffit d'un peu d'alcool pour la troubler et l'anéantir.

Il faudrait que j'aie à mon service des mots ocellés, comme la queue du paon au printemps, pour que je réussisse à exprimer le plaisir de ces âmes nuancées. Dès que le crépuscule s'avance avec regret, au-dessus de la plèbe grouillante de Pékin, ils se rendaient sous les bosquets fleuris de leurs jardins et, presque sans parler, mettaient en commun le charme de leurs souvenirs, de leurs illusions disparues, de leurs songes transformés. Ils évoquaient le temps où, étudiants studieux, ils s'évertuaient à tracer d'un pinceau hardi, les caractères les plus compliqués et celui où ils avaient résolu de ne pas prendre femme, pour suivre, sans distraction, les métamorphoses de leurs idées.

Souvent, la lune se mettait de la partie. Elle venait, la blanche invitée, indifférente aux aboiements des chiens et souriant aux vieillards qui se prosternaient, devant elle, pour la remercier de la douce lueur, dont elle les baignait.

L'accord de Tchang et de Lieou était d'autant plus parfait que, par la dissemblance de leurs caractères, il échappait à la monotonie et à l'ennui. De même que l'un était vêtu d'une robe vermillon et l'autre d'une robe améthyste, leurs pensées étaient de couleurs différentes.

Tchang avait conscience de l'importance et de la valeur de l'homme. Il plaçait le globe terrestre au premier rang des astres qui gravitent dans l'espace et il faisait de son semblable le centre, indiscutable à son avis, de ce monde.

Lieou, qui avait dû subir l'influence du bouddhisme, dont les doctrines commençaient à se répandre dans le Céleste Empire, ne considérait l'homme que comme un chiffre, dans la série des nombres, un anneau insignifiant, dans la chaîne sans fin des effets et des causes. Tout avait à ses yeux une égale valeur : le rameau odorant que courbe en arc la bise, le tigre aux prunelles vertes, le mandarin bouffi d'orgueil dans son palanquin de soie pourpre. Il ne considérait les choses que sous l'angle de l'infini et de l'éternel.

— Nous sommes grands, concluait Tchang avec intransigeance.

— Nous sommes petits, ripostait Lieou, avec mollesse, car il estimait la discussion inutile et le prosélytisme vain.

Tchang s'entêtait :

— Rien ne nous est supérieur...

— ... Quand nous n'affirmons pas notre supériorité, se moquait Lieou. La fourmi qui entasse ses provisions, le lombric qui se fraye un chemin à travers les racines du laurier rose, la cigale qui anime de son chant l'écorce du mûrier, croient, et ils ont raison, à l'utilité de leur labeur, autant que l'intendant qui remplit les greniers de l'empereur, que l'ingénieur qui jette un pont sur le Peï-Ho, que le poète qui célèbre les transports de l'amour. Tout est relatif. Ces mots sonnent, dans les véritables intelligences, comme des cloches de bronze...

— Aux battants fêlés, grognait Tchang.

— Conception mesquine de l'Univers ! songeait Lieou, mais il se taisait, car il craignait de peiner son ami et songeait à le convaincre sans le froisser.

Lieou était quelque peu magicien. On ne vit pas en communion avec la nature sans lui dérober quelques secrets. Il connaissait les rapports mystérieux des astres et les vertus des minéraux et des plantes. J'ai même lu qu'il pouvait obliger le dragon à s'enfermer dans le reflet d'un miroir ou à se réduire à la dimension d'une souris. Mais je n'oserais l'affirmer. Je ne relate que les événements dont je suis sûr.

Pendant une saison entière, Lieou parcourut la campagne, ramassant, de ci, de là, une herbe, une pierre, un insecte. Il composait un philtre dont la recette s'est malheureusement perdue.

L'hiver vint, terrible, et les fourreurs se réjouirent. Le vin gela dans les celliers ; les étoiles grelottèrent. Les fleuves coulèrent sous des armures de glace. Le granit éclata. Dès que le vent cessait de souffler, la neige tombait, pareille à la fleur du saule. On s'acagnardait dans les maisons, les mains tendues aux bambous embrasés qui détonent.

Un soir, Tchang dit à Lieou :

« Les mots frissonnent de froid sur les lèvres. On a peur de parler. Que ne peut-on se réfugier dans cette orange et faire une partie d'échecs à l'abri de son écorce ! »

Lieou demanda, gravement :

« Vous consentiriez à me tenir compagnie dans ce fruit ?

— Certes, répondit, en plaisantant, Tchang, à ce qu'il croyait être une plaisanterie.

— Eh bien ! continua Lieou, aménageons notre futur logis. »

Avec un de ces fins bâtonnets d'ivoire, dont on se sert à table, il forait l'orange, la vida de sa pulpe, en sortit les pépins. Au sommet, s'arrondissait une mignonne ouverture.

Tchang regardait Lieou demi-souriant, demi-inquiet. Une plaisanterie, quand elle se prolonge trop, et avec trop de gravité, inquiète. Tchang y voyait presque un prodrome de démence.

Lieou, qui s'en aperçut, dit, avec un peu de mélancolie :

« Oh ! Tchang... Mon ami... Me suis-je trompé en vous considérant comme un philosophe ? Parce que vous ne me comprenez pas en ce moment, vous n'êtes pas loin de me prendre pour un insensé. Vous ne pouvez pas ne pas croire à l'infailibilité de votre jugement et votre réflexion ne s'applique que lorsque vous comparez les choses à vous-même. Résignez-vous donc à n'avoir que des connaissances imparfaites et tenez pour autant de divagations ces pages du *Génie de l'abîme*, où il est annoncé que ce qui ne s'est pas encore vu se verra et que, s'il nous était seulement possible

d'apparaître, grâce à un bond prodigieux, dans les siècles futurs, nous nous croirions transportés au milieu des démons pervers.

Buvez cette tasse de thé ; elle fera passer ce que mon discours avait de long et d'amer, et prenez garde, car elle est fragile, comme la raison elle-même ».

Après y avoir vidé subrepticement le contenu d'une fiole, de la dimension d'une sapèque, Lieou tendit à Tchang une merveilleuse tasse de porcelaine translucide, dont les becs dressés de deux pélicans, aux yeux ronds et au plumage rose, formaient les anses.

Tchang but. Lieou but après lui.

Alors, oh ! prodige que l'on a d'abord de la peine à admettre, tant il semble invraisemblable, les deux vieillards se rapetissèrent, diminuèrent progressivement de taille, de poids et de volume. Un écran de soie qu'adornait un vol d'hibiscus les masqua. Ils passèrent, sans baisser le front, entre les pieds d'un tabouret d'ébène incrusté de nacre. Le chien favori, sur la peau pelée duquel alternaient des taches roses et noires, les effraya comme un monstre des temps fabuleux où régnait Hoang-Ti, l'Empereur Jaune. Ils ne furent bientôt que des cirons invisibles, pour qui une chevelure est une inextricable brousse.

Lieou, l'enchanteur, avait conscience de sa métamorphose. Tchang ne s'en était même pas aperçu.

Les compères se mirent en marche vers l'orange, et le sablier se vida tout entier, avant qu'ils l'eussent atteinte.

Tchang s'étonnait :

— Tu as donc déménagé ou fait peindre en jaune la façade de ta demeure. Crains le courroux du Fils du Ciel ».

Montrant du doigt les somptueuses tentures de soie noire du plafond, d'où pendaient les chaînettes d'une magnifique lampe toujours allumée, il ajoutait :

— La nuit s'approche. Heureusement qu'une étoile bienveillante nous guide ».

Son bavardage continuait à commenter ses sensations nouvelles :

— La campagne est étrange. Il me semble que je renais au monde avec des regards neufs. Il n'est pas une chose dont l'aspect ne m'étonne. Je n'ai jamais rencontré d'arbre si haut et si dépourvu de feuilles (il touchait le pied d'une table)... Mais quel est ce volcan qui s'ouvre et flamboie ?... (il s'éloignait, avec terreur du foyer).

Lieou s'amusait beaucoup. Il guidait son compagnon dans le dédale des meubles. Leurs pas enfonçaient dans l'herbe sèche et multicolore des tapis. Ils escaladaient des coussins suspendus au-

dessus de redoutables abîmes. Ils patinaient sur les laques et s'accrochaient aux craquelures des faïences. Ils arrivèrent, non sans lassitude, à l'orange qu'ils gravirent et où ils pénétrèrent :

— Vous entrez dans votre maison par le toit, remarqua Tchang. La mode est plus qu'originale. Décidément, vous avez la cervelle à l'envers.

— Qui voit de haut, répliqua Lieou, ne s'aperçoit pas de la descente.

A l'intérieur du fruit, on souffla. Un peu de pulpe collait aux derrières des philosophes qui s'assirent.

— Votre résidence est humide et noire, ronchonna Tchang, — et manque de confort. Vous auriez dû me consulter avant de l'acquérir. On prétend que je ne manque pas de goût.

— Je vous consulterai pour l'ameublement, se moqua Lieou, mais pas avant que vous ne m'ayez dit si vous croyez toujours que l'être humain est supérieur à tous les êtres animés et qu'il a raison de n'analyser la vie qu'en se prenant comme mesure et en rapportant tout à lui-même.

— Pourquoi changerais-je d'avis? maugréa Tchang. Suis-je comme le dragon dont la cuirasse est tour à tour émeraude, vermillon ou ocre?

— Ne vous êtes-vous donc pas aperçu, oh! entêté, que les conditions de votre expérience ont changé? Quelle taille croyez-vous avoir?

— Question saugrenue?... Grandit-on ou diminue-t-on en quelques minutes... Depuis l'âge de vingt ans, j'ai un peu plus de cinq tchhis...

— Et maintenant? insista Lieou, qui, d'une passe, venait de ramener son ami à sa forme première.

— Maintenant... Maintenant...

Tchang n'acheva pas sa phrase. Il bâilla, se frotta les yeux et, sans étonnement, s'excusa :

— Pardonnez-moi, compère, j'ai dormi. Que d'éloquence j'ai dû perdre...!

— Dans l'existence, affirma Lieou, ni on ne perd, ni on ne gagne. La conviction est plus forte que le raisonnement et que l'expérience. Que savons-nous?... Nous sommes petits...

— Permettez, interrompit Tchang.

Et, sans espérer se convaincre, les deux aimables vieillards reprirent leur éternelle discussion.

David CIGALIER.



Poèmes.

FRANCE

*Las d'un pays natal qu'infestait le Germain,
Avec ses leudes roux, race héroïque et neuve,
Pharamond, roi des Francs, a traversé le fleuve,
Et réclamé sa part d'héritage romain.*

*Il devra, cette part, la défendre demain ;
Et, debout sur la berge où son cheval s'abreuve,
Il pense aux jours prochains de triomphe ou d'épreuve,
Et le fer de son arme a frémi dans sa main.*

*Une rumeur, soudain, gronde sur l'autre rive ;
Une clameur de mort, retentissante, arrive
Et monte jusqu'à lui, pensif mais résolu.*

*Vers le fleuve, là-bas, son long regard s'attache.
Grave, impassible et fier, le guerrier chevelu
Interroge du doigt le tranchant de sa hache.*

LE DÉCOURAGEMENT

*C'est proférer presque un blasphème,
C'est insulter au plan divin
De toujours redire en soi-même :
« Je n'ai rien fait qui ne soit vain. »*

*Car toute action, dans sa sphère,
Court à son but essentiel,
Comme à l'Océan la rivière
Et comme l'âme juste au ciel.*

*J'ai lancé dans l'air une flèche
Qui vers le lointain s'envola
Et livré, pauvre feuille sèche,
Ma chanson au vent qui souffla :*

*Après dix ans j'ai, dans l'yeuse,
Vu la flèche entrée à demi
Et la chanson courir joyeuse
Sur les lèvres d'un vieil ami.*

LE BONHEUR

*Un inconnu vint sur ma route :
Je l'ai croisé sans y penser
Et pour toujours je l'ai sans doute
Laisse passer.*

*Il m'a dit : « Las d'errer sur terre,
De tous tour à tour méconnu,
Vers toi que j'ai vu solitaire
Je suis venu ;*

*Et si quelque part ta demeure
Parfois s'ouvre au passant le soir,
A ton foyer, hôte d'une heure,
J'irai m'asseoir. »*

*Je répondis : « Aujourd'hui même
J'attends un hôte : le Bonheur ;
Donc, va plus loin trouver qui t'aime,
O voyageur ! »*

*Le Bonheur ne vint pas. Peut-être
Est-ce lui que j'ai repoussé ?
Ne faut-il point, pour le connaître,
Qu'il soit passé !*

EN PROVENCE

*En Provence, où l'essaim bourdonnant des abeilles
Des blancs coteaux d'Hellas croit retrouver le sol,
J'ai planté mes mûriers, mes figuiers et mes treilles
Et bâti ma maison sous un pin parasol.
Le toit de tuile creuse est gris comme la terre ;
Incliné doucement, aux toits romains pareil,
Il est humble et champêtre et de simple appareil,
Mais mon bonheur y peut abriter son mystère.*

*A l'heure où du figuier les fruits gonflés de miel
Achèvent de mûrir dans leur gaine lustrée,
Sous les pins, — m'allongeant à leur ombre ajourée
Qui voile le soleil sans me cacher le ciel, —
J'admire, ô doux pays, tes cyprès et tes roses !
Parfois quelques rosiers, pourprés et fastueux,
Jonchant de fleurs ma cour, face aux Alpes moroses,
Laissent choir à leurs pieds un tapis somptueux.*

*Là-bas, en plein rocher, mûrissent mes olives :
L'huile en sera limpide et de franche saveur.
Ici ma vigne. Ceps nouveaux, grappes hâtives,
Un rayon de midi les baise avec ferveur.
C'est l'heure où je savoure et ma chère paresse
Et l'intimité calme et le repos des champs,
L'heure où monte vers moi, dans l'air qui me caresse,
Le bruit confus des cris, des rires et des chants !*

*Sous la tonnelle, où j'ai placé l'autel rustique
Qui semble attendre encor le sang des tourtereaux,
Reste, ô berger ! Module un air de bucolique
Qui chante ou se lamente et pleure à tes pipeaux !...
L'écho lointain m'en est venu, notes acerbes,
Tandis que s'étalait, comme un manteau neigeux,
La troupe des moutons bêlants, broutant les herbes
Que livre avec regret le flanc des monts pierreux.*

Paul DUCHON.

Essai sur Jérôme et Jean Tharaud.

La Ville et les Champs. — *Dingley, l'illustre écrivain.* — *La Maîtresse servante.*
La Fête arabe. — *La Tragédie de Ravaillac.* — *La Bataille à Scutari*
d'Albanie.

C'est un plaisir singulier que d'assister à la mêlée, d'aucuns disent à la bataille littéraire, car jamais elle ne fut plus ardente que de notre temps ni plus fertile en épisodes intéressants ; des livres de plus en plus nombreux s'offrent à un public grandissant en nombre, sinon en qualité, et l'ardente compétition des auteurs et des authoresses donne aux succès littéraires une sorte de caractère sportif.

Pour emprunter une comparaison à l'athlétisme — que la faveur de la mode a renouvelé des Grecs, — nous sommes comme des spectateurs dans un immense stade : les écrivains viennent y chercher les applaudissements ; nous écoutons ; un murmure approbateur parcourt la foule hésitante, un applaudissement éclate qui entraîne les autres et nous assistons, vibrants d'émotion, à ce phénomène mystérieux qu'est la naissance de la gloire.

C'est ainsi que nous avons applaudi aux succès des deux frères Tharaud, dont l'académie Goncourt a couronné les débuts et dont l'œuvre déjà importante a gagné la faveur du grand public. Inconnus, il y a quelques années, ils s'élèvent peu à peu dans le ciel littéraire, comme ces « étoiles nouvelles » dont parle le poète.

Arrêtons-nous devant les volumes qui composent les assises de leur œuvre, afin d'apprécier leur talent et d'analyser leurs tendances.

Ce qui nous frappe tout d'abord, en pénétrant dans cette œuvre, c'est son accent personnel. Dans aucun de leurs livres sauf dans la *Bataille à Scutari d'Albanie*, les Tharaud ne nous parlent directement d'eux-mêmes et cependant, ils n'ont pas écrit de page derrière laquelle on ne devine leur sensibilité toujours frémissante,

où ne jaillissent, — comme des éclairs dans une nuit d'été — les lueurs d'une vie intérieure intense.

Ils n'ont point la désinvolture des romantiques pour nous entretenir d'eux-mêmes sans vergogne ; ils se cachent même plutôt de leurs lecteurs avec un soin jaloux, car ils savent que l'art ne va pas sans une certaine généralité, c'est-à-dire sans une certaine abnégation du « moi haïssable » ; mais ils se trahissent malgré eux à travers leurs fictions. Même en faisant la part de la littérature, on peut composer leur portrait en faisant une mosaïque de certains traits glanés çà et là par un lecteur attentif.

Et si l'on rassemble tous ces traits, on trouve, au total, des esprits sérieux, méditatifs, tantôt repliés sur eux-mêmes, tantôt cherchant dans le spectacle de la vie et du vaste monde un renouvellement, un divertissement à leur propre pensée ; l'action les séduit, comme tous les contemplatifs, puis leur sensibilité froissée par le contact brutal des réalités les ramène à leur rêve intérieur ; l'analyse des plus secrètes émotions de l'homme leur procure « un « de ces enivrements spirituels qui étaient, pour Dingley, la première joie de la vie. »

Nous touchons là le centre de leur personnalité : leur bonheur est dans l'exercice de leur sensibilité, parce qu'ils y trouvent une exaltation de tout leur être, et cette exaltation se résout dans la réalisation d'une œuvre d'art. Comme tous les artistes, ils créent pour se débarrasser des impressions, des images qui les obsèdent, mais, en extériorisant leur rêve, ils s'y mettent tout entiers.

Il n'y a aucun excès dans le caractère personnel de leur œuvre et c'est justement par la qualité de leur sensibilité morale, par leur faculté de fouiller la vie intérieure de l'homme jusque dans ses replis les plus intimes, que les Tharaud nous attirent ; ils nous plaisent par tout ce que nous sentons de vie chaude et profonde palper sous leur plume.

Fi de ces psychologues pédants qui dissèquent l'homme, comme un cadavre sur une table d'amphithéâtre, et qui semblent toujours parler pour un public d'élèves ! Nous sommes blasés sur les dissertations subtiles des coupeurs de cheveu en quatre, mais nous sommes heureux de trouver dans l'œuvre des Tharaud l'homme dans sa vivante complexité, plongeant ses racines dans le milieu où il vit.

C'est en faisant passer toutes choses au creuset de leur propre sensibilité que les frères Tharaud réalisent ce tour de force de vérité psychologique ; car ils aiment profondément la vie et l'obser-

vent avec délices. Ils ont vécu leurs fictions avant de nous les conter et, sous ces fictions, on sent une indiscutable sincérité. Ils ont été tour à tour Dingley, si fier de sa race, orgueil de l'Angleterre, qui va chercher dans les cris des mourants la matière de son art, et le triste héros anonyme de *La Maîtresse servante*, et le Khalife de *La Fête arabe* et le régicide Ravailiac; ils vivifient tout par l'expérience intérieure.

Cela rappelle le mot de ce prédicateur, Massillon, je crois, à qui l'on demandait comment il pouvait, lui, saint homme, connaître ainsi toutes les perversités du cœur humain. « C'est, dit-il, en regardant en moi-même ». Cette vérification intérieure de l'observation de la vie, n'est-elle pas le procédé des grands maîtres ? Elle complète et féconde la connaissance de l'homme par le dehors.

Les Tharaud n'ont point manqué du reste de prendre contact avec la réalité ; en artistes consciencieux, avides d'observation directe, ils ont parcouru le monde à la recherche de documents humains.

La terre est un vaste champ d'observation, et si, de tous temps, les écrivains — à commencer par Homère — ont voyagé en quête d'aventures, à aucune époque, ils n'ont pu faire une aussi abondante récolte d'impressions qu'aujourd'hui, car les pays, naguère encore inaccessibles, sont maintenant jalonnés de poteaux télégraphiques, en attendant le rail.

Les Tharaud ont pensé, à la suite de Rudyard Kipling, qu' « on ne peut faire quoi que ce soit avant d'avoir ouvert les yeux sur ce qui existe et de l'avoir contemplé ». Partout où ils ont promené leur curiosité vagabonde, ils ont jeté sur les choses et les hommes le regard aigu d'un reporter doublé d'un psychologue. *La Bataille à Scutari d'Albanie* est le récit émouvant d'une visite aux champs de bataille des Balkans ; *Dingley* nous conduit à ceux du Sud-Africain, puis en Angleterre ; *La Fête arabe* déploie devant nous les chatoyantes couleurs de la France algérienne.

Mais les lointains voyages n'ont pu leur faire oublier la terre natale : *Les Hobereaux (La Ville et les Champs)*, *La Maîtresse servante* ont toute la saveur du terroir limousin. A une époque où les provinces semblent renaître à une vie locale, nous avons plaisir à voir les écrivains reconstituer — chacun dans son petit coin de terre — une parcelle vivante de l'âme éparse de la France.

Les Tharaud nous ont décrit avec amour ce pays limousin et périgourdin :

« Sa plus grande beauté, disent-ils, est dans l'éclat de ses prés

« toujours verts. Ils suivent les caprices d'un sol bizarrement tour-
« menté ; on les voit descendre en cascades le long des pentes,
« glisser au fond des étroites vallées, s'engager profondément dans
« le bois — si solitaires que la bergère accroupie dans un de leurs
« plis, à l'abri du vent, semble mise là pour donner la mesure de
« leur silence ». (*Les Hobereaux.*)

« Nous commençons d'entendre çà et là, autour de nous, ces
« appels de cor si gais, si entraînants à la chasse, si tristes, si mélan-
« coliques quand ils ne sont que la distraction solitaire de quelque
« hobereau qui s'ennuie. » (*La Maîtresse servante.*)

Les Tharaud nous donnent en quelques traits un portrait achevé de ces hobereaux :

« Le sentiment que là ils sont encore quelque chose et qu'ailleurs
« ils ne seraient rien, l'orgueil autant que la pauvreté les retient
« sur leurs domaines. Ils s'attardent dans ces bois, au bord de ces
« nobles étangs secourables à leur paresse qui dédaigne les travaux
« utiles, trompant avec la chasse, les dîners et le jeu, l'ennui de ce
« séjour renfrogné. » (*Les Hobereaux.*)

On juge par ces quelques citations du style des Tharaud : il est coloré, semé d'images neuves et pleines de relief, la phrase est ferme, condensée, parfois même avec excès ; la sécheresse et l'obscurité sont le revers accidentel de ces brillantes qualités.

Les Tharaud sont friands d'exotisme, autant que Loti ou Châteaubriand et l'infinie variété de l'univers fait leur joie ; mais ils ne font pas de la description leur but : le paysage n'est jamais pour eux que le cadre du grand drame humain et ils excellent à le colorer de nos passions ; ils peignent, si l'on peut dire, des *paysages psychologiques*, en associant étroitement les sensations extérieures de leurs personnages avec leurs émotions intimes.

C'est un procédé littéraire des romantiques, d'un effet très heureux ; on le trouve souvent employé par d'Annunzio : lisez surtout *l'Innocent* que le traducteur français a baptisé, je ne sais pourquoi, *l'Intrus* : vous y trouverez d'admirables paysages psychologiques. Vous serez en même temps frappé de l'analogie de ce livre avec *La Maîtresse servante* : même forme de journal intime, même narcissisme complaisant d'un nerveux, doué d'une sensibilité morbide, même teinte grise de tristesse, même projection des sentiments sur l'écran de la nature. Il est même curieux de remarquer que les deux écrivains se sont rencontrés, par hasard, en décrivant presque avec les mêmes notations le départ des hirondelles.

Ce rapprochement nous permettra de préciser une critique générale que l'on peut faire à l'art des Tharaud : c'est le manque d'animation, de mouvement. Comparez le Tullio de d'Annunzio avec le héros de *La Maîtresse servante* : le premier, presque anormal dans sa névrose, est plus près de nous que le deuxième, cependant pris dans la réalité moyenne. Les personnages des Tharaud ont plus de nerfs que de muscles et de chair, ils s'analysent plus qu'ils ne parlent, ils sentent plus qu'ils n'agissent, alors que ceux de d'Annunzio agissent avec une frénésie toute italienne et je dirais presque cinématographique.

Il y a entre eux la différence qui existe entre les statues grecques archaïques et la victoire de Samothrace, entre les personnages du Pérugin et ceux de Jordaens. Certes il est permis de se plaire à regarder le sourire éginétique de la Vénus de Marseille et l'on peut détester cordialement la grossière exubérance des flamands de Jordaens ; mais la perfection de l'art ne peut se passer du mouvement. Pour en revenir aux Tharaud, il est certain que telle scène résumée dans une froide analyse serait plus vivante dans un dialogue direct.

Mais gardons-nous d'appuyer sur ce trait : on ne peut dénier aux Tharaud le sens de la vie, car ils excellent à faire jaillir de la platitude des faits de tous les jours les éléments d'un drame intime. Les touches de pinceau se succèdent dans une tonalité douce, chacune semble insignifiante, et cependant, au bout de quelques pages, la réalité se dresse devant nous. Leur réalisme minutieux, servi par une sensibilité aiguë, un peu mélancolique, ne se retrouve guère que dans les romanciers russes, et, notamment, dans Tourgueneff.

Le sujet qui les a le mieux servis, c'est *La Tragédie de Ravallac*, précisément parce que l'enchaînement des faits historiques leur fournissait le mouvement, la trame de leur récit et une ample matière à exercer leur sensibilité d'historiens passionnés. Ils ont déployé un talent merveilleux à démonter le mécanisme psychologique de ce dément mystique, à le reconstituer sous nos yeux avec une vérité saisissante.

Jamais, ils n'ont mieux réalisé l'idéal qu'ils se sont proposé ainsi :
« Nous voulons qu'un livre soit comme une symphonie, un poème,
« un tableau, que tout y soit sacrifié à la ligne seule, et cette ligne,
« nous nous efforçons d'en déterminer la courbe la plus pure.

On découvre dans ce livre des traits d'une délicatesse que, franchement, l'on n'attendait pas des admirateurs du rude Dingley,

notamment celui de la communion spirituelle de Ravailac ; les auteurs ajoutent même : « C'est pour ce trait, pour ce trait seul que « j'ai entrepris de conter la vie de Jean-François Ravailac ».

Le mysticisme où baigne *La Tragédie de Ravailac* est un aspect nouveau, mais peut-être fugitif, de la personnalité artistique des Tharaud.

* * *

Les livres des frères Tharaud déconcertent le public et ceci tient à plusieurs causes : d'abord, le choix des sujets est toujours dépourvu de banalité ; ensuite le dessein de l'ouvrage paraît quelquefois indécis. Ce dernier point tient à ce que les faits en eux-mêmes ne sont pour les auteurs que le moyen d'étoffer leur vrai sujet, les clous où suspendre leurs tableaux.

Dingley, c'est tout l'impérialisme anglais ; *La Fête arabe*, c'est le problème de notre colonisation en Algérie ; *La Tragédie de Ravailac* replace dans la vérité humaine un fou régicide que l'histoire s'obstinait à regarder comme un monstre.

Il est quelquefois trop ambitieux de vouloir embrasser deux sujets à la fois ; ainsi n'aurions-nous pas mieux compris la vie algérienne, et le livre n'aurait-il pas été plus vivant, si *La Fête arabe* nous contait simplement l'histoire du Khalife et de Zohira, si courte à notre gré ? Mais ne nous attardons pas à ces querelles de détail : il est toujours facile de rebâtir un ouvrage à sa fantaisie.

Si nous jetons, en terminant, un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre actuelle des Tharaud, elle nous apparaît comme le témoignage d'un noble effort littéraire, que le succès est venu très justement récompenser. Car elle retiendra toujours les lecteurs qui cherchent dans la littérature un miroir de leur sensibilité, une image de la diversité humaine ; elle satisfera ceux qui mettent la qualité d'une œuvre au-dessus de la quantité. Les goûts délicats de cette élite ne s'accordent guère avec ceux de notre époque plus soucieuse de produire beaucoup que de produire bien ; mais la réputation des Tharaud, pour être moins bruyante que beaucoup d'autres, n'en sera que plus durable.

François DÉCHELETTE.

LE FILS DE NICOLAS FLAMEL

DEPUIS neuf jours et neuf nuits, Nicolas Flamel vivait enfermé dans son laboratoire, lorsque la veille de la Nativité de saint Jean-Baptiste, à la tombée du jour, ses serviteurs se concertèrent et décidèrent d'avertir le Maître des graves événements qui bouleversaient son foyer. Ils frappèrent donc à la lourde porte de chêne qu'aucun d'eux n'avait jamais franchie. Au ras du sol filtrait un filet de lumière, mais le laboratoire demeurait silencieux. Alors ils frappèrent plus fort en criant : « Seigneur ! Seigneur ! Ecoutez-nous, pour l'amour de Dieu ! » A leur appel un guichet s'entrebâilla, à gauche de la porte, et l'air brûlant qui s'en échappa vint les frapper à la face. Ils reculèrent, apeurés, et mêlant leur voix, se poussant et s'encourageant les uns les autres, ils crièrent à l'alchimiste, avant de s'enfuir, qu'un fils lui était né, et que sa femme Pernette, malgré médecins et sages-femmes, se mourait de langueur et de fièvre en réclamant son époux.

Le tapage d'un siège renversé, quelques gémissements confus témoignèrent seuls que Nicolas Flamel n'avait rien perdu de ces paroles. Pourtant le guichet, sous une poussée violente, se referma et jusqu'au lendemain le laboratoire demeura silencieux et comme inhabité.

Il eût été faux de prétendre que Nicolas Flamel n'aimait pas sa femme. A tout autre moment, il l'eût entourée d'affection et de soins, car la naissance d'un fils, longtemps espéré, flattait son orgueil et son ambition. Mais une préoccupation plus forte que la vie des siens, plus forte que la joie ou la douleur familiales l'obligeait à poursuivre ses épuisantes recherches : après des années de lectures et de méditations, il venait de réaliser le Grand-Œuvre.....

Epouvanté par son triomphe, amaigri par les nuits sans sommeil et la chaleur du four, il considérait en tremblant le lingot d'or vierge qui, la veille encore, n'était qu'un grossier amalgame d'étain, de plomb et d'antimoine, lorsque la voix de ses serviteurs était venue le surprendre et l'arracher à son extase.

A l'annonce du malheur domestique qui le menaçait, il avait pâli ; déjà même il se préparait à fuir, lorsqu'il avait aperçu, épars autour de lui, les livres, les parchemins en désordre, les cornues sifflantes qui symbolisaient l'œuvre de toute sa vie. Pouvait-il les abandonner ? Là, sur la table, s'étalait la formule hermétique, si simple, si claire qu'un enfant de dix ans aurait su la comprendre et bouleverser en quelques heures l'équilibre du monde. Il n'hésita point et puisqu'un devoir sacré l'attachait à son laboratoire, il travailla jusqu'au lendemain soir à parfaire ses expériences et à mettre en ordre ses manuscrits ; puis il enferma, sous triple verrou, le mince feuillet, dépositaire de son secret.

Lorsqu'il reparut au milieu des siens. Pernette était morte. Deux cierges brûlaient au chevet de son lit. Quelques servantes, assises sous un dais de bois sculpté, récitaient un rosaire. Un béguin de toile blanche dissimulait à moitié leur visage, et l'on ne distinguait que leurs mains immobiles et leur menton tremblant. Une nourrice entra : dans ses bras se débattait un paquet vagissant qu'elle présenta gravement à Nicolas Flamel. En vain celui-ci s'efforça-t-il de démêler, sur le visage écarlate et bouffi du nouveau-né, les signes de son destin futur. L'enfant dormait, et Nicolas Flamel, renvoyant d'un geste la nourrice et servantes, s'assit dans une haute cathèdre, et malgré son extrême fatigue, résolut d'accomplir seul la veillée mortuaire.

Une fois de plus, il devait trahir l'amitié conjugale, car une heure ne s'était pas écoulée qu'un sommeil pesant le terrassait. Il dormit longtemps. Son psautier grand ouvert avait roulé sur le plancher ; les cierges consumés aux trois quarts ne jetaient plus que d'intermittentes lueurs, et le grésillement de leur flamme agonisante troublait seul le silence de la chambre, lorsque le beffroi de Saint-Gervais sonna minuit. L'horloge du Palais lui répondit bientôt, puis le carillon de Notre-Dame et celui du Grand Châtelet. Le Maître se réveilla, et honteux de sa faiblesse, s'imposa une longue promenade autour de la chambre, pour chasser complètement le sommeil. Ensuite il récita ses prières. L'aube était loin encore lorsqu'un vagissement confus, étouffé par les tentures et les murs, vint lui rappeler qu'il avait un fils. Silencieusement, il passa dans la salle voisine. La nourrice était endormie. Le nouveau-né, ligotté dans ses langes comme une larve dans sa coque, avait les yeux grands ouverts dans les ténèbres et semblait demander à son père la fin de son supplice. Pris de pitié, l'alchimiste

coucha l'enfant sur ses genoux et s'efforça de le libérer des bandes de toile qui l'enserraient. Le corps du petit être apparut, menu, mais agile. Les pieds battaient l'air ; le torse et les bras s'agitaient dans l'ombre ; les mains cherchaient à saisir et à étreindre. Brusquement, elles se glissèrent sous la robe bordée de castor dont Nicolas Flamel s'était enveloppé, et s'agrippèrent au lourd collier d'or que celui-ci portait à son cou. Un instant il s'amusa de ce désir obscur, et contempla en souriant les doigts frêles accrochés aux anneaux du collier. Cependant leur pression devenait étrangement puissante. Il en ressentit une sourde inquiétude et voulut recoucher l'enfant dans son berceau. Mais l'angoisse le paralysa, car les mains du nouveau-né résistaient à ses mains et leur force semblait égaler sa propre force. Suffoquant à demi sous le poids du petit corps suspendu à son cou, il dut, contre son gré, dégrafer le collier. L'enfant, satisfait, poussa un long cri de désir et de joie et s'endormit en pressant la lourde chaîne sur sa poitrine...

Une semaine s'écoula, entièrement occupée par le souci des funérailles, les messes et les donations pieuses distribuées au nom de la défunte. Lorsque la maison eut retrouvé le calme, Nicolas Flamel songea à reprendre ses recherches. Mais après quelques essais, il dut convenir que son esprit n'avait plus la quiétude nécessaire. L'image de son fils occupait incessamment ses pensées, malgré qu'il n'aimât guère l'évoquer. Les yeux ronds de l'enfant le troublaient ; plus encore, le souvenir de ses mains toujours ouvertes, et promptes à saisir ce qui brillait à leur portée.

Tourmenté par d'obscurs pressentiments, et plein d'anxiété pour l'avenir, il aurait voulu connaître le destin du nouveau-né. Il dressa des horoscopes compliqués : mais ce fut en vain qu'il s'efforça de démêler, dans les douze maisons célestes soigneusement repérées sur un parchemin vierge, la marche des événements futurs. Sa clairvoyance habituelle lui faisait défaut : il se sentait indécis, timide, lisait mal les indications planétaires, s'embrouillait dans les calculs, en déduisait des conclusions incohérentes ou contradictoires.

Un soir de Juillet, plus las, plus inquiet que de coutume, il résolut d'aller consulter la Chevêche. C'était une amie des anciens jours, fidèle, accueillante, et qu'il n'avait jamais manqué de visiter aux heures difficiles de sa vie. Cependant il n'aimait point

l'aborder en plein jour, à cause de son équivoque réputation de sorcière. Elle vivait de petits métiers, vendait des drogues et des plantes, soignait les femmes enceintes et les bêtes malades. On la redoutait beaucoup, mais comme elle ne refusait jamais de se rendre au chevet des voisins, et qu'on la rencontrait de temps en temps traînant ses socques éculées autour des confessionnaux de Saint-Médard, la malignité publique n'avait jamais osé la dénoncer à la vigilance des officiers du Châtelet.

Depuis longtemps la nuit était tombée, lorsque Nicolas Flamel quitta son logis. Dissimulé sous une longue cape noire, il traversa la place de Grève, complètement déserte, et croisa sans s'arrêter cinq veilleurs de nuit qui gardaient le Pont au Change. L'air était lourd. De gros nuages couvraient et découvraient la lune et la Seine paraissait d'encre. En quelques minutes, il gravit la rue Saint-Jacques, récita une courte prière devant le porche de Sainte-Geneviève, et franchit un dédale de ruelles obscures dans la direction du faubourg Saint-Marcel. Il semblait sûr de lui, n'hésitait pas aux carrefours, et sautait les bourbiers sans ralentir sa marche. Un chemin en pente, bossué de tas d'ordures, le conduisit enfin au bord de la Bièvre dont l'eau vaseuse empuantissait le voisinage. Des abattoirs, des tanneries, dressaient sur les deux rives leurs façades ruinées. Il escalada quelques marches branlantes, reconnut une porte hérissée de ferrures dont il fit jouer le loquet, et, sans frapper, pénétra dans une salle inhabitée. L'entrée d'une cave bâillait dans un coin. Guidé par un lointain murmure de voix, il s'y engagea et descendit en tâtonnant : ce qu'il vit alors l'immobilisa à sa place.....

Dans un caveau voûté, faiblement éclairé par une chandelle, la Chevêche était accroupie sur le sol, environnée, assaillie par une foule prodigieuse de rats dont les échine grises moutonnaient confusément autour de ses jupes. Aux angles du caveau, aux saillies de la voûte, des grappes de rongeurs étaient suspendues. Quelques-uns parfois se laissaient choir sur le dos de la mégère qui, sans s'alarmer, les envoyait rouler d'un violent coup d'épaule, dans la horde grouillante. Alors s'élevaient des cris aigus, et sautant les uns sur les autres, se mordant à la gorge, culbutants, culbutés, les rats menaçants et furieux tournaient autour de la femme, comme le flot d'un égout un jour d'orage. Elle, cependant, demeurait impassible, plongeait posément ses mains dans un vaste chaudron, et lançait à droite, à gauche, au hasard, des

débris de pain, de viande et de légumes. Affamé et impatient, un rat monstrueux voulut sauter dans le récipient pour y voler un morceau de choix. Mais il fut saisi par la queue et malgré griffes et dents, fessé d'un revers de main, et lancé hors du festin.

Lorsque le chaudron fut vidé, la Chevêche, levant les yeux, daigna s'apercevoir de la présence de Nicolas Flamel :

— Te voilà, beau fils, lui cria-t-elle gaiement. Approche ! Approche !

Et son doigt lui désignait comme siège le chaudron renversé.

Mais Nicolas Flamel, frissonnant d'horreur et de dégoût, n'osait quitter la dernière marche de l'escalier. Repues maintenant, les bêtes immondes semblaient peu disposées à quitter la cave. Elles se grattaient, lissaient leurs moustaches ou leur ventre blanc, et parfois fixaient sur l'alchimiste leurs petits yeux méchants, brillants et noirs comme du jais. Alors la Chevêche se leva :

— Mon bétail te fait peur ? Bah ! tu ne le connais pas. Allons, enfants de ma chair, pelotes à vermines, laissez-moi passer et allez au diable. La fête est finie !

Sa main caressait leur échine grise, et lentement, avec mille précautions, elle repoussait du pied les bêtes familières.

— La belle tribu ! dit-elle encore en montrant une rate aux mamelles gonflées, suivie de cinq petits déjà robustes qui s'acharnaient sur un os de mouton.

Et elle ajouta :

— Cela pousse plus vite que les enfants des hommes.

Assis maintenant dans la grande salle du rez-de-chaussée, en face de la Chevêche, et ne perdant pas de vue la trappe soigneusement close, l'alchimiste avait retrouvé son masque d'impassibilité.

— J'ai besoin de tes conseils, commença-t-il sans préambule. L'avenir m'inquiète et je ne m'en sens plus le maître.

— Tu l'as sans doute bouleversé, interrompit la Chevêche.

— Je ne sais pas encore, répondit-il simplement. Tout est si récent ! Mes travaux ont pris fin cette semaine.

— As-tu réussi ?

Nicolas Flamel fit un signe de tête affirmatif. La Chevêche remarqua alors son front plissé, ses cheveux blancs sur les tempes.

— J'aimerais mieux me noyer que porter ton secret, murmura-t-elle en hochant la tête.

Mais Nicolas Flamel n'aimait pas être plaint.

— Il ne s'agit ni de toi ni de moi, déclara-t-il d'une voix impérieuse. Depuis huit jours, ma femme est morte en me donnant un fils. Qui l'élèvera ? Qui le préparera à recevoir mon écrasant héritage ? Je n'ai plus de loisirs : mes travaux, mes projets vont m'occuper jusqu'à ma mort. Prends soin de l'enfant. J'ai confiance. Elève-le à ton gré, assouplis ses instincts, modèle son corps et son âme. Qu'il soit robuste, sage, sans passions ; qu'il sache se dominer et dominer les autres. A ce prix seulement je lui confierai le dépôt du Grand-OEuvre et le consacrerai maître du monde...

La Chevêche haussa les épaules et ricana.

— Me crois-tu donc nourrice ? Il faudrait au moins que le garçon sût gober un œuf, manger sa soupe et se trainer à quatre pattes. Pour l'instant, garde-le, et laisse-le teter et dormir tout son saoul !

Nicolas Flamel se leva sans répondre.

— Je réfléchirai, ajouta la Chevêche, et j'irai te voir plus tard, bien plus tard...

Mais déjà l'alchimiste avait disparu dans la nuit...

Dès lors, il vécut chez lui comme un ermite. Fenêtres closes, rideaux tendus devant les vitrages, sa grande et belle maison eût pu passer pour inhabitée, si parfois la porte ne s'était entr'ouverte devant un discret banquier juif ou quelque important personnage chargé d'apitoyer le maître du logis sur la misère d'un hôpital ou d'une église. Car on savait Nicolas Flamel fort riche, et plus généreux encore. En souvenir de Pernette, qui lui avait légué de grands biens, il avait agrandi l'Hôtel-Dieu, et construit un charnier dans le cimetière des Innocents. Coup sur coup, l'on apprit que Sainte-Marie-l'Egyptienne s'était ornée, grâce à ses deniers, d'un clocher de cent pieds, et le prieuré d'Argenteuil d'un réfectoire voûté. Filles pauvres à doter, orphelins à nourrir, vieillards à abriter, tout était prétexte à solliciter son inépuisable charité, et chaque mois, chaque semaine, la misère humaine exigeait quelque nouvelle donation. Nul ne s'étonnait de semblables largesses. Les serviteurs auraient pu jaser, il est vrai, sur les mystérieux travaux auxquels se livrait le Maître dans son laboratoire, mais ils étaient bien traités, bien payés, et attachés à l'alchimiste, malgré l'indéfinissable malaise que leur causaient son silence et son regard mélancolique. D'ailleurs ils s'étaient

pris d'affection pour Jeannet, l'enfant de défunte Pernette, qu'ils gavaient de caresses sous l'œil indifférent de son père. Du matin au soir, ils jouaient avec l'orphelin, couraient avec lui dans les couloirs déserts. Un rhume les alarmait, plus encore une chute, une dent longue à percer.

Et voici qu'une belle nuit, Jeannet disparut... L'événement n'eut pas de témoins. Comme chaque soir, la nourrice avait allumé une veilleuse dans la chambre de l'enfant, et s'était endormie après l'avoir bordé dans son berceau. Le lendemain, elle avait découvert le petit lit défait. Entourée par les domestiques que ses cris avaient attirés, elle raconta confusément qu'une ombre avait traversé la chambre, à deux reprises ; mais il lui fut impossible de préciser ses souvenirs. On s'aperçut bientôt que les coffres à linge avaient été fouillés, et qu'un choix avait été fait parmi les hardes. Tout indiquait que le rapt avait été prémédité, et ce fut l'avis de Nicolas Flamel, dont le visage, devant ses gens atterrés, demeura aussi impassible que de coutume. On soupçonna vite, du reste, qu'il n'ignorait ni le nom des coupables, ni la retraite de l'enfant, car il interdit formellement toute plainte à la justice et toute indiscretion.

Cette même nuit, dans son taudis bien clos, la Chevêche serrait dans ses bras l'enfant qu'elle avait ravi dans les ténèbres et attendait patiemment son réveil. L'enlèvement avait aisément réussi. Soit par jeu, soit par désir de prouver l'indépendance de ses actes, elle avait négligé d'avertir l'alchimiste de sa visite nocturne, et maintenant, devant le petit être dont elle allait pétrir le corps et l'âme à sa guise, un étrange sentiment de maternité semblait rajeunir son vieux cœur.

— Gentil belon, murmurait-elle, tu seras la moitié de ma chair. Je te ferai rusé et souple comme un chat, endurant comme un loup, et quand tu seras un grand beau gaillard, je t'enseignerai mes secrets. Alors tu seras sage, armé contre les hommes et contre toi-même, et tu ne songeras pas, comme ton père, à faire le bonheur du monde...

Dès que le garçon eut les jambes assez longues pour trotter près d'elle, elle l'entraîna à sa suite, vêtu d'une mauvaise peau de mouton et les jambes nues. Leurs courses étaient exténuantes : la nuit les surprenait parfois dans les bois, dans les labours, au bord des rivières et des étangs. Au clair de lune ils ramassaient des plantes aux vertus étranges, des cailloux curieusement

veinés, des pierres de tonnerre et des coquilles fragiles enfouies dans du sable blanc. Ils rencontraient aussi des bêtes inconnues dont Jeannet avait peur. Mais la Chevêche l'arrachait à ses cottes, où il se réfugiait en fermant les yeux, et l'obligeait à serrer dans ses mains une couleuvre ondulante et glacée, un crapaud visqueux, ou quelque taupe surprise le groin en l'air, au bord de son trou, et dont la fourrure était douce et chaude comme une caresse.

Nourri de laitages, de pain et d'herbes cuites, Jeannet croissait comme une belle plante au bord de la Bièvre fangeuse. Ses épaules étaient larges, et sa peau brunie par le grand air. Il parlait peu, recherchait la solitude, et fuyait les groupes d'enfants qu'il croisait parfois dans les ruelles solitaires. Méprisé, pourchassé, il se voyait fréquemment accablé d'injures et de tessons tranchants ; mais en deux bonds de ses jarrets alertes, il échappait aux menaces de ses ennemis, et de loin les défiait avec un rire sauvage qui retroussait ses lèvres et découvrait des dents éclatantes. Les chiens errants, les ânes dans les herbages étaient ses seuls compagnons ; aux heures de grand soleil, ils dormaient dos contre dos, blottis au pied d'un mur ou d'une haie. Puis, avide de mouvement, l'enfant abandonnait l'ombre amollissante pour s'élancer à la cime d'un arbre et rivaliser de souplesse avec les chats efflanqués et hardis qu'il poursuivait de branche en branche.

Parfois il recherchait la nuit, le silence, se glissait par un soupirail dans les celliers cadénassés, et y faisait bombance de pommes douces. Il savait aussi dérober des œufs dans les poulaillers et les déposer intacts dans les jupes de la Chevêche qui se réjouissait bruyamment de son habileté.

Quand il fut plus grand, il apprit à observer l'eau, le feu, les nuages ; couché devant lâtre, il épelait le langage mystérieux des bêtes. Rien n'égala sa joie lorsqu'il comprit ce que disent les chevaux qui hennissent en se mordant les uns les autres en agitant leur crinière.....

« Que désires-tu ? » lui demandait parfois la Chevêche. Mais il la regardait d'un air étonné et répondait : « Rien ! »

Une nuit d'été, alors qu'il dormait pesamment, étendu nu sur un lit d'herbes sèches, la Chevêche l'éveilla. Il se dressa, bâilla et vit debout devant lui un homme âgé, maigre, au regard dur, qui le contemplait silencieusement.

— Je ne puis t'empêcher d'emmener ton fils, déclarait la Chevêche à l'homme vêtu de noir, mais prends garde d'engager imprudemment l'avenir. Rien n'est en place, rien n'est arrêté dans un cerveau de quinze ans. Laisse-moi le garçon quelques années encore.

— C'est impossible, répondait l'homme sombre, et déjà je regrette de te l'avoir abandonné si longtemps. Tu as outrepassé mes désirs. Ce n'est plus un homme que tu me rends, mais un être à demi sauvage.

— Espérais-tu retrouver un enfant de bourgeois? criait la Chevêche, les pommettes rouges de colère. Ah! Fou! Fou, qui trembles devant ta conscience! Parce qu'il est nu, ton fils te fait honte. Tu le voudrais paré de toutes les vertus qui te sont familières. Non! Je ne l'ai pas élevé à ta guise..... Encore un an, et je l'écarterais sans retour du chemin que suivent les autres hommes. Il eût ignoré l'orgueil, l'ambition et l'envie; il n'eût point souffert de ses instincts, de ses désirs... Trop tôt, hélas! Il pense encore à la façon de ses semblables... Emmène-le donc, éduque-le; donne-lui le goût de la science et des livres. L'esprit ne lui viendra que trop vite.....

Puis, comme Nicolas Flamel haussait les épaules, elle fit lever le garçon apeuré, lui donna ses meilleurs vêtements et le poussa jusqu'à la porte :

— Adieu, belon, soupira-t-elle en caressant la chevelure ébouriffée de son élève. Suis ton père et ne m'oublie pas!

Deux nuits ne s'étaient pas écoulées que Jeannet, fuyant la maison paternelle, comme une bête s'échappe de sa cage, regagnait le taudis de la Chevêche. Et son ancienne existence recommença. Il apprit encore bien des choses que les autres hommes ignorent. Il connut les plantes qui guérissent et celles qui tuent. Il vécut dans les bois de miel sauvage et de noisettes; il siffla les loups dans les clairières et s'en fit obéir; il connut la bauge des sangliers et y dormit.

Seulement ses progrès furent interrompus par un incident imprévu. Certain soir, comme il flânait sur une route déserte, en suivant des yeux un vol d'hirondelles, quatre hommes robustes se jetèrent sur lui, le ficelèrent soigneusement, malgré sa sauvage résistance, et sautant sur des chevaux attachés à une borne, l'emportèrent au loin. En vain la Chevêche veilla-t-elle dans sa maison déserte, espérant le prompt retour de l'ado-

lescent. En vain rôda-t-elle devant la maison de l'alchimiste. Les jours, les mois passèrent. Elle dut convenir que sa chère proie, son belon vigoureux et beau ne lui serait jamais rendu, et refoulant les premières larmes qu'elle eût jamais versées, elle s'efforça d'oublier qu'elle avait été mère...

Pour éviter une nouvelle fuite de Jeannet, et pour dépister la Chevêche dont les ruses étaient grandes, Nicolas Flamel s'était montré sévère : sur son ordre, le garçon avait été emmené loin de Paris et enfermé dans un couvent flanqué de solides murailles. De saints religieux, entièrement dévoués à l'alchimiste qu'ils avaient élu protecteur de leur ordre, et prieur honoraire, furent chargés d'éduquer l'adolescent, et s'efforcèrent de lui inculquer les vérités premières, dont il semblait fort ignorant. Ce fut même un scandale sans précédent, le jour où l'on découvrit que le jeune sauvage ne savait pas discerner le bien du mal, et refusait d'admettre qu'il eût une âme. On lui sut gré, il est vrai, de se montrer abstinent de viande, chaste sans effort, insensible à la rudesse de sa robe grise. Mais son indifférence en face des choses surnaturelles effaçait la bonne impression que produisaient ses qualités natives, et longtemps les moines furent découragés devant l'insuccès de leur enseignement.

Un jour vint, cependant, où la conscience de leur élève parut s'éveiller timidement à la vie intérieure. Il s'efforça de devenir pieux, charitable, obéissant; mais il cessa d'être humble le jour où l'humilité lui fut révélée. A mesure qu'il se civilisait, il semblait acquérir de hautes vertus, mais il perdait celles qu'il possédait déjà et qui étaient fort respectables. Il apprit à lire et à écrire, connut le latin et les Pères de l'Eglise; mais un voile obscurcit en lui le livre de la Nature, et ses oreilles n'entendirent plus le langage des bêtes. Il sut que le vol avilit, et que le travail anoblit les mains; mais il se souvint que toute besogne mérite salaire, et la connaissance du troc et de l'échange lui fut révélée. Laborieux et avide d'apprendre, il découvrit le monde de l'esprit, souffrit d'un furieux désir de s'instruire, se bourra la cervelle de logique, de morale et de métaphysique, et finalement, apprit à raisonner, à discuter et à prêcher si abondamment et si bien, que les moines, au bout de deux ans, déclarèrent n'avoir plus rien à lui enseigner, et le renvoyèrent à son père, pour que celui-ci pût lui faire achever son éducation en Sorbonne.

En ce temps-là, Nicolas Flamel avait acquis une telle célé-

brité, que toute la ville s'entretenait de ses incalculables richesses. Les revenus qu'on lui connaissait, ceux même qu'on ignorait ne parvenaient pas à justifier l'abondance de ses libéralités. Un flot d'or coulait de sa maison. Il donnait, donnait à tous ceux qui l'imploreraient, au pauvre voyageur, au loqueteux par profession, aux clercs endettés, aux couvents, aux hôpitaux. Ses aumônes tombaient au hasard, tantôt bien, tantôt mal. Nulle enquête ne les précédait. On eût dit que l'alchimiste se délivrait de son or, comme un vaisseau en perdition jette à la mer ses marchandises, et flotte ensuite plus aisément. La reconnaissance publique avait cessé, du reste, de célébrer de tels excès de charité. On le jalousait, on le haïssait presque ; on épiait sa maison dans l'espoir d'en voir sortir des chargements de métal précieux, et l'on ne se gênait plus pour raconter qu'il fabriquait son or. Des commères montraient du doigt, après s'être signées, le lieu supposé où s'élaborait le secret du Grand-OEuvre.

Ce fut accompagné de ces rumeurs que Sire Jeannet, fils hautement avoué de Nicolas Flamel, devint clerc en Sorbonne. L'alchimiste, peu désireux de subir sa présence et sa curiosité, l'avait installé chez de riches bourgeois de la Montagne Sainte-Geneviève. Et le jeune homme, qui connaissait à peine son père, n'avait nullement songé à se plaindre de ce manque d'affection. Sa nouvelle existence fut, du reste, aussi brillante, aussi fastueuse qu'il eût pu l'imaginer en rêve. Ses caprices, à peine formulés, étaient obéis. Il eut des chevaux, de riches armes damasquinées et des manteaux de fourrures, et des soieries à remplir cent coffres. Il eut plus d'amis encore. D'ingénieux conseillers l'entourèrent, et lui persuadèrent qu'il était l'élu de la Providence. Les uns vantaient sa parole facile, propre, affirmaient-ils, à lui ouvrir les plus hautes charges du royaume. D'autres le poussaient à embrasser l'état religieux, et à créer un ordre nouveau, immensément doté et capable de couvrir le monde de ses ramifications. Mais les plus habiles et les plus écoutés lui prédirent de plus magnifiques succès dans les armes. « Pourquoi, prétendaient-ils, n'équiperait-il pas, avec l'or de l'alchimiste, une troupe de mercenaires, et même une flotte ? Maître de la mer, il voguerait où bon lui semblerait, débarquerait en Egypte ou en Syrie, et taillerait en pièces les infidèles. Alors il relèverait le royaume de Jérusalem ; il en ceindrait la couronne étincelante, et verrait les tribus, les peuples assemblés, se prosterner à ses pieds et l'implorer...

Possesseur du secret paternel, n'était-il pas suzerain du monde, et libre d'imposer ses désirs les plus démesurés ? »

Et les épaisses flatteries de son entourage montaient à ses narines sans qu'il en parût incommodé. De son ancienne éducation, il avait conservé une rare puissance de dissimulation, et personne, à l'exception de la Chevêche, n'aurait osé prédire ses rêves, ses ambitions et ses appétits.

Il souffrit de son oisiveté et résolut de tenter les grandes aventures pour lesquelles il était né. L'appui de Nicolas Flamel devenait indispensable. Il songea à exposer brutalement ses projets à l'alchimiste et à se faire céder, par prière et persuasion, les sommes énormes qui lui étaient nécessaires. Mais cet hommage à la puissance paternelle lui déplut. Il aurait préféré agir librement, sans le secours d'un homme infirme, morose, qui certainement l'interrogerait, et lui opposerait d'absurdes objections. Car le Maître était maintenant bien vieux, bien cassé. La défaveur populaire semblait l'emplir d'épouvante. Et Sire Jeannet ne parvenait pas à comprendre l'aberration d'un père qui s'obstinait à vivre, honni de tous, et conservait pour lui seul, par pur égoïsme, le secret de ses découvertes. Quand donc le vieil homme, si près de la mort, consentirait-il à se retirer dans quelque couvent, loin de la ville, pour y prier et abjurer humblement ses erreurs ?

Un jour qu'il se sentait plus impatient et plus envieux que de coutume, l'adolescent dépêcha en ambassadeur auprès du Maître un des moines qui l'avaient élevé. Nicolas Flamel se montra courtois, combla son visiteur d'or et de cadeaux, mais feignit de ne rien comprendre à ses suggestions. Il s'affirma bon chrétien, déclara remplir ses pratiques religieuses, et repoussa avec colère tout soupçon de sorcellerie. Il montra même un sincère désir d'être utile à son fils ; mais il ajouta qu'il n'avait aucun secret à lui transmettre.

Sur les conseils du moine, Sire Jeannet résolut d'attendre des jours plus favorables et de témoigner à l'alchimiste des égards inusités. Il expédia d'abord des messages encombrés de protestations affectueuses, puis devinant l'instinct paternel éveillé, il demanda et obtint l'autorisation de pénétrer dans la sombre demeure. Bientôt ses visites se multiplièrent. Il se montra si déférent envers le vieillard, et mit tant de délicatesse à ne jamais l'interroger sur sa mystérieuse existence, que celui-ci ne tarda

pas à abandonner sa réserve et se montra plus confiant. Sire Jeannet était alors un magnifique garçon au frais visage, au corps alerte, et sa jeunesse illuminait les appartements solitaires. Devant tant d'éclat et de bonnes grâces, l'alchimiste ne pouvait résister; spontanément il offrit à son fils une aile entière de sa maison, la plus vaste et la plus claire.

Et sans grands efforts, le jeune homme put se croire le maître incontesté du logis. A l'exception du laboratoire dont l'accès lui demeurait inconnu, il fouilla sans scrupule chaque chambre. Un à un il dépouilla les parchemins poudreux des bibliothèques. Mais les grimoires étaient sans intérêt, et reproduisaient des textes bien connus d'Albert le Grand et de Raymond Lulle : pas un seul n'évoquait le secret paternel.

Un jour, il se laissa surprendre, enfoui jusqu'à mi-jambes dans un monceau de manuscrits qu'il rejetait en désordre devant lui. Il ne s'excusa point, rougit à peine, prétexta de vagues recherches... D'un geste, l'alchimiste l'interrompit et l'invita à le suivre...

Leur promenade fut brève. Ils marchaient côte à côte, sans échanger un regard. Silencieusement, ils traversèrent un long couloir, descendirent un escalier humide et glissant, firent rouler une porte sur ses gonds rouillés. Devant eux s'ouvrait le laboratoire. Ils entrèrent...

La salle était basse de voûtes, mal éclairée par un soupirail grillé, mais assez vaste. Les meubles y étaient rares : çà et là, un escabeau, une crédence de chêne poussée contre la muraille. Au centre se dressait le fourneau de briques, éteint depuis longtemps. Les cornues, l'athanor qui le recouvraient montraient des traces de vert-de-gris sur le lustre de leurs flancs, et tout dans la salle fleurant l'abandon et l'humidité.

Après s'être assuré, en inspectant le laboratoire, que chaque chose était à sa place, Nicolas Flamel s'assit posément et sembla jouir quelque temps de l'apparente désillusion de son fils.

— Vous espériez, déclara-t-il enfin, contempler autour de vous des monceaux d'or; et malgré votre attention, vous ne découvrez rien qui vous semble digne d'enchanter vos yeux ?...

Le jeune homme voulut protester.

— Croyez bien, interrompit Nicolas Flamel en lui imposant silence, que je ne vous blâme nullement d'avoir convoité mon secret. La curiosité mène le genre humain. Vous n'échappez

pas à la règle commune : mais je vous excuse, car je crois que vous n'êtes point cupide.

Sire Jeannet fit un signe de tête affirmatif.

— La rumeur publique, continua l'alchimiste, m'accuse de faire de l'or. Elle ne se trompe point. Ici même, dans ces creusets, j'ai créé d'incalculables richesses. Mais à présent le fourneau est éteint. Nul ne le rallumera. Non ! s'écria-t-il avec force, ni vous, ni moi, ni quelque autre !

Sire Jeannet, très pâle et les lèvres frémissantes, fixait obstinément le sol.

— Vous semblez déçu, reprit le vieillard en se levant de son siège. Mais que vous importe cette résolution puisque vous êtes riche au gré de vos plus insatiables désirs ?

Et désignant un grand coffre placé au fond de la salle, il invita son fils à l'ouvrir. Sous l'effort du jeune homme, le lourd couvercle se souleva. D'énormes lingots d'or l'emplissaient jusqu'aux bords, et la lumière atténuée du jour éveillait de brefs reflets à leur surface. Nicolas Flamel les contempla un instant puis reprit :

— Je ne saurais vous montrer d'autres trésors. Tout l'or que je possède encore tient dans ce coffre : le reste s'est dispersé comme poussière aux quatre vents du ciel. Mais ces biens vous appartiennent en propre, et votre part est encore belle !

Sire Jeannet passait par des transes étranges. En moins d'une minute, il s'était vu dépouillé par un caprice paternel, puis enrichi magnifiquement. Mais que cette fortune était peu de chose auprès du secret du Grand-OEuvre, d'où dépendait la toute-puissance !

— Je vous sais gré, mon père, de me doter si bellement, commença-t-il d'une voix très humble. Mais je n'ai que faire d'une telle fortune. Mon seul désir est de vous venir en aide, et d'alléger votre vieillesse : usez de mon obéissance, de ma force. Distinguez-moi comme disciple. Confiez-moi la suite de vos recherches.

— N'y comptez pas, Jeannet, déclara Nicolas Flamel. Je vous l'ai déjà dit, mes travaux sont finis, et je désire que mon secret disparaisse avec moi-même. Il n'a pas embelli ma vie, et je suis certain qu'il vous jetterait dans les pires aventures. Renoncez donc à m'adresser d'inutiles prières ; rien ne prévaudra contre ma décision.

Le jeune homme releva la tête.

— Ah, mon père ! Combien vous vous méprenez sur mes intentions. Votre secret lui-même n'aurait pu contenter ma curiosité. Assister à la réalisation du Grand-OEuvre, contempler dans leur effort surhumain ces deux mains que je vénère, devenir l'unique témoin de votre gloire : tel était l'héritage que je convoitais.... Mais qu'il soit fait selon votre désir.

— Vous éveillez en moi d'amers souvenirs, soupira le vieillard, car malgré tant d'années écoulées, je ne revis pas sans émoi l'époque merveilleuse où je gouvernais à mon gré les métaux inertes. Ah ! Si j'étais certain de n'exciter en vous ni pensée cupide, ni regret, peut-être céderais-je à votre désir, et vous offrirais-je, ainsi qu'à moi-même pour la dernière fois, la vue de l'or vierge au fond de l'athanor resplendissant...

— Mon père, interrompit Sire Jeannet, n'en faites rien, ou permettez que je vous quitte. Malgré la bonté que vous me témoignez, je sens que vous doutez de ma sincérité, et je n'ai nul moyen de vous en convaincre. Donnez-vous donc à vous-même le spectacle de vos travaux, et gardez votre or qui ne m'a jamais tenté.

Et d'un air décidé, il se dirigea vers la porte. Mais Nicolas Flamel le retint par le bras.

— Restez, Jeannet, et puisque votre cœur n'est point vil comme celui des autres hommes, soyez l'unique témoin du prodige avant que je n'en fasse disparaître le secret.....

Le jour est tombé. Une lampe de cuivre rougeoie et fume au plafond : sa lueur découpe des ombres étranges sur les murs. Devant le four allumé et l'athanor qui gronde, Sire Jeannet contemple avidement chaque mouvement de son père. Nicolas Flamel a posé la formule hermétique à portée de sa main. Il va, vient, surveille les creusets, la flamme du foyer. Les éléments se sont dissous et maintenant ils se reforment suivant un ordre plus parfait. L'instant suprême approche. Soudain l'alchimiste s'inquiète ; où donc est la formule ? S'est-elle envolée dans le foyer mal protégé par une grille ? Sire Jeannet affirme l'avoir vue tomber : mais au même instant un coin du parchemin apparaît dans sa main crispée. Il détourne les yeux : il veut fuir. Et voici que son père redresse sa taille voûtée, lui barre la route, et le saisit à l'épaule. Les deux hommes s'étreignent ; une lutte affreuse s'engage. La lampe heurtée se balance au plafond. Sire Jeannet est vigoureux ; il se dégage, et d'une poussée envoie

rouler l'alchimiste sur le fourneau de brique. L'athanor chancelle sous le choc, se renverse et explose...

Un souffle formidable a balayé la maison, jetant à bas les portes, broyant les vitraux et arrachant des murs les tapisseries tissées d'or et d'argent. Là-bas, au bord de la Bièvre fangeuse, la Chevêche accroupie devant un feu de brindilles tressaille et tend l'oreille. Dans le silence absolu qui l'entoure, un témoin invisible semble lui confier une nouvelle longtemps attendue. Elle se dresse, hume l'air aux quatre coins cardinaux. Brusquement elle s'élance, et de toute la vitesse de ses jambes raidies elle court jusqu'à la maison de l'alchimiste qu'une foule tumultueuse assiège. La porte est ouverte; elle entre; elle se glisse à travers les couloirs emplis de décombres. Dans le laboratoire ravagé, deux cadavres sont étendus. Elle ne perd pas son temps à les contempler : de ses mains encore adroites elle fouille leur pourpoint, ferme leurs yeux déjà ternes, puis elle s'enfuit en serrant dans sa ceinture un petit feuillet chiffonné, péniblement arraché à une main raidie qui résiste...

De retour à sa tanière, elle voudrait reprendre haleine, et retrouver dans sa mémoire la face pâle, à peine entrevue, de l'adolescent qui l'oublia si vite, et qu'elle se reproche d'aimer encore. Mais d'autres besognes la réclament. Un murmure ininterrompu monte de la cave mal close. Sevré de nourriture, le troupeau famélique des rats attend l'heure de la ripaille et s'impatiente. Avant tout il faut descendre et satisfaire les bêtes affamées.

Avec un soupir, la Chevêche ouvre la trappe et contemple l'ombre grouillante de vie. Mais sa pensée vagabonde. Elle s'accoude au mur, redresse péniblement sa vieille échine, et semble oublier ce qui l'entoure. De sa ceinture elle tire le mince parchemin où Nicolas Flamel a consigné la formule de l'or, et laborieusement elle en épelle les caractères. Et voici qu'un brouillard danse devant ses yeux. L'avenir s'y dessine. Elle reconnaît d'abord une silhouette cassée — la sienne — divulguant aux carrefours le secret de l'alchimiste... La foule s'assemble; elle s'agite; elle danse de joie, s'enivre et se bat.

Puis elle accompagne de son regard aigu des hordes d'hommes en armes. Elle se délecte de pillages, de tortures et de meurtres. La moitié du monde combat l'autre moitié pour la possession du trésor hermétique...

Parlera-t-elle ? Donnera-t-elle des armes au peuple pour qu'il se massacre lui-même ? Comme l'aventure serait plaisante à tenter ! Un rire d'abord contenu, puis violent comme un hoquet, secoue ses mèches grises...

Elle hésite, penchée sur la trappe puante et noire. Et lentement la fatigue gagne ses membres et brise son courage. Elle souffre d'être vieille, engourdie par l'instinct maternel tardivement éveillé dans son cœur. Pourquoi se jeter dans une aventure qui l'emportera comme un brin de paille ? Mieux vaut se taire et s'accroupir, résignée, devant le petit feu qui pétille et réchauffe...

Un dernier regard sur le parchemin... Et résolument, elle lance aux rongeurs, avec d'innommables débris, la formule du Grand-OEuvre qui disparaît, déchiquetée par des centaines de dents aiguës et infatigables.

Jean-Félix BERTRAND.



Chroniques

La Vie Roannaise

Ephémérides.

- 14 SEPTEMBRE. — Inauguration, au rocher de Rochefort, de la table d'orientation placée par les soins du Touring-Club de France. M. G. Chambarlhac, président du Syndicat d'Initiative, présidait la cérémonie simple et cordiale qui réunissait là un nombreux groupe d'amants de nos montagnes. Tous ceux qui ont parcouru la Madeleine connaissent le merveilleux point de vue du rocher.
- 5 OCTOBRE. — Sous la direction de M. Louis de Serres, les chœurs mixtes de Néronde et de Bussières exécutent au château de Chenevoux, le *Ruth* de César Franck. Cet essai intéressant d'interprétation d'une œuvre classique par des exécutants fort peu préparés à cela mérite d'autant plus d'être rappelé que l'œuvre fut, au dire des témoins, parfaitement rendue.
- 11 — Réception du 3^e bataillon du 98^e d'infanterie dans ses casernements provisoires (l'ancienne usine Vindrier, rue Pierre-Dépierre). Le maire de Roanne et la municipalité avaient convié à fêter avec eux les nouveaux arrivants tous les principaux fonctionnaires et les présidents des Sociétés de notre ville, et la réception fut cordiale et chaleureuse.
- 19 — Match de foot-ball organisé par le Club Nautique Roannais.
- — On signale à Lyon le premier banquet d'une jeune société, l'*Amicale roannaise*, destinée à grouper nos compatriotes habitant cette ville.
- 26 — M. Germain de Montauzan, professeur à la faculté des lettres de Lyon, donne, à l'occasion de l'assemblée générale de la Société des Amis des Arts de Charlieu, la conférence sur les anciens monuments de cette ville que nous publions d'autre part.
- 6 NOVEMBRE. — Assemblée générale de la Société des Amis des Arts, de Roanne.
- 30 — Une réunion a lieu pour étudier la création, à Roanne, d'une section de la Société de Géographie Commerciale de Paris.
-

LA CRISE DE L'INDUSTRIE COTONNIÈRE

Depuis plusieurs années cette industrie, la première de notre ville et de notre région, subit une crise profonde. Si elle n'a pas atteint également toutes les usines, toutes du moins en souffrent, et la disparition de plusieurs d'entre elles n'a aucunement amélioré le sort de celles qui restent. Les ouvriers gagnent des salaires annuels très inférieurs à ceux d'autrefois ; beaucoup abandonnent leur métier et le pays pour chercher ailleurs un gagne-pain plus sûr.

Une crise aussi grave indique que les conditions actuelles de travail de nos usines ne correspondent plus à celles de la concurrence générale. Il faut donc chercher dans une modification profonde de leur organisation les moyens de leur rendre l'activité désirable.

De ceux-là, celui qui a paru le plus indispensable à nos industriels, c'est l'augmentation du nombre de métiers conduits par chaque ouvrier. Jusqu'ici, un ouvrier « menait » deux métiers, et souvent un seul dans les périodes, trop fréquentes, de chômage. Or on estime qu'avec une modification facile de l'outillage, ils peuvent en conduire quatre, et il en est déjà ainsi dans le plus grand nombre des industries concurrentes.

Des pourparlers viennent d'avoir lieu entre le syndicat patronal et des délégués ouvriers, qui ont été empreints de part et d'autre de la plus grande correction. A la suite d'un référendum, la majorité des ouvriers a décidé d'accepter les propositions patronales, et l'essai de conduite des quatre métiers est déjà commencé.

Quels que soient les résultats postérieurs de ces essais, il faut féliciter de ce premier accord et les chefs d'industrie qui ont pris l'initiative de la discussion, et les ouvriers qui ont apporté de leur côté une si parfaite compréhension des intérêts de leur profession.

LES ÉPINGLES A CHAPEAUX

Après les *Débats*, toute la presse parisienne a reproduit un petit écho ainsi conçu :

« On sait que M. Hennion a décidé d'imposer aux dames l'emploi de couvre-pointes, destinés à nous protéger contre les atteintes meurtrières des épingles à chapeaux d'excessives dimensions. On sait moins que ces petits objets remontent à l'antiquité la plus reculée. Dans le dernier volume paru de son beau *Manuel d'archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine*, M. Joseph Déchelette, l'érudit conservateur du musée de Roanne, signale dans les nécropoles du premier âge du fer, en Bavière et en Autriche, au début du neuvième siècle avant l'ère chrétienne, l'existence d'épingles en bronze munies d'un couvre-pointe authentique. Les Celtes, plus heureux que les modernes, n'avaient rien à craindre du voisinage des femmes. »

Quelques journaux belges ont à leur tour réédité le même écho, en remplaçant simplement le nom de notre préfet de police par celui du bourgmestre de Bruxelles.

Ajoutons que les épingles en bronze signalées n'étaient nullement destinées à des chapeaux, mais bien à tenir fermés les vêtements dans lesquels se drapaient les femmes des temps préhistoriques. Les plus longues de ces épingles ont été trouvées dans les contrées montagneuses et froides, où les étoffes étaient les plus épaisses.

LES MORTS DE L'ANNÉE

23 Février. — Auguste NOIROT. — Il était le frère de Louis Noirot, l'oncle d'Emile. Nous ne saurions mieux parler de lui que ne le fit le *Journal de Roanne* au moment de sa mort : « C'est une vieille figure roannaise qui disparaît. Nous lui devons des regrets émus.

« Aussi modeste que consciencieux et digne, Auguste Noirot était peu connu de la génération actuelle. Il était venu d'Alsace à Roanne, il y a quelque soixante ans, appelé par son père, qui avait fondé ici une maison de lithographie et de reliure, dont le renom restera. C'était un de ces vieux artistes relieurs qui faisaient partie, comme c'était la mode alors, d'une corporation avec « maîtres » et « compagnons ». Vieilles mœurs ! On ne trouve plus aujourd'hui, et il est permis de le regretter, de ces artisans amoureux de leur métier, qu'ils élevaient à la hauteur d'un art. »

Toutes les bibliothèques roannaises de ces cinquante dernières années contiennent des reliures sorties de ses mains. Excellemment cousues, solides, soignées, un peu dures peut-être, elles témoignaient de la parfaite probité de cet artiste consciencieux.

16 Mars. — Pierre PAPON DE LAMEIGNÉ. — Il portait avec honneur le vieux nom roannais que rendit illustre le jurisconsulte dont la philosophie pessimiste est gravée en lettres de pierre sur une vieille demeure de Crozet. Ingénieur civil des mines, il avait dirigé avec succès de grands travaux en Roumanie, en Argentine, en Birmanie anglaise.

22 Avril. — Le Président LAURENT. — D'origine alsacienne comme les Noirot, les Bertrand, il était devenu roannais comme eux, autant par la longue partie de sa carrière passée parmi nous que par ses alliances de famille. Il avait pris part à la guerre de 1870 comme engagé volontaire, et la médaille militaire, qu'il portait avec une légitime fierté, rappelait sa belle conduite au siège de Belfort, où il avait été blessé. Il avait été nommé président du Tribunal civil en 1883 ; il y avait donc trente ans qu'il était des nôtres.

Sa haute taille, sa marche mesurée, son verbe élevé où persistait l'accent alsacien ; sa conscience scrupuleuse et son indépendance jalouse ; son humour particulier, ses saillies au Tribunal, les jugements où il appliquait les connaissances très diverses qu'il tirait d'une passion constante de lecture, lui constituaient une des physionomies les plus personnelles, et d'ailleurs les plus connues de la ville.

20 Mai. — M. CHIALVO. — Bien qu'il ne fût pas roannais, nous nous devons de rappeler la mémoire de cet homme de devoir et de haute correction qui, notaire, puis maire de Montbrison, puis député de cette ville, avait acquis et conservé dans ces charges l'estime de tous ses concitoyens.

28 Mai. — Rémy LAPOIRE. — Avec M. Rémy Lapoire disparaît un des représentants le plus accompli de la bourgeoisie industrielle de la dernière moitié du siècle passé. Il avait longtemps dirigé, avec ses parents et associés MM. Destre et Cherpin, une des premières et des plus anciennes fabriques de cotonnades de Roanne. Puis il avait abandonné les affaires, se consacrant à l'administration de ses propriétés, et à sa famille, qui est à la fois une des plus distinguées, et des plus nombreuses de notre ville.

Quand il réunissait auprès de lui ses filles, ses gendres et ses petits-enfants, il y avait plus de trente personnes autour de la table familiale.

Il avait été conseiller municipal, membre du conseil d'administration de l'Hospice, président de la Société d'Agriculture, président du Grand Cercle, etc. Il apportait dans toutes ses fonctions, comme dans ses relations, un souci de bien faire allié à une urbanité exquise, qui lui avaient acquis à la fois la sympathie et le respect de tous ceux qui l'approchaient.

17 Août. — M. ROUCH. — Directeur des Postes de notre ville, père de l'enseigne de vaisseau ; il est décédé accidentellement des suites d'une chute de tramway. Son affabilité lui avait attiré les plus vives sympathies de tous ceux qui avaient affaire à lui, et sa fin prématurée a laissé parmi nous d'unanimes regrets.

10 Novembre. — Eugène MULLER. — C'était un stéphanois, et il avait rempli pendant longtemps les fonctions de conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Ecrivain de talent, il est surtout connu par un de ses romans, *la Mionnette*, qui eut un grand succès à l'époque où il parut. *La Mionnette* est un roman dont l'action se déroule en pays forézien. Il en existe une charmante édition de luxe, sortie de la librairie Conquet.

10 Novembre. — Le général ROUSTAIN. — Ce vieillard alerte, dont la jeunesse semblait avoir persisté jusqu'au delà de l'âge de la retraite, vient de s'éteindre à Vichy dans sa 85^e année. Il était roannais de naissance, de famille et d'alliances. Dans un vieux palmarès du Collège de Roanne de 1838, qui nous est communiqué, nous le trouvons mentionné comme élève de septième, avec les deux premiers prix d'excellence et de récitation. Il avait alors comme camarades Numa Raffin, Adolphe Guilloud, Auguste Chaverondier, Léon de Précy, Cl.-M. Varinard, Edouard Jeannez, Paul Chamussy, Fleury Mulsant, Ulysse Auroux, Auguste Champalle, etc.

Le général Roustain était officier de la Légion d'honneur.

BIBLIOGRAPHIE

René VACHIA. — *Flûteries d'Automne* (E. Basset et C^{ie}, Paris).

Louis DEYRIEUX. — *A Béthanie*, poème dramatique en un acte (Sacuny, Brignais).

Théodore NOYEL. — *Stances de la foi*, poèmes (Librairie des Nouvelles Annales, Lyon), in-18, 3 fr. 50.

Louis SIGAUD. — *Le Vannier*, roman (Henri Georg, Lyon).

Joseph DUCREUX. — *Eloge de l'abbé Noirot* (Imprimerie A. Rey, Lyon).

Michel PUY. — *Le dernier état de la Peinture* (Le Feu. Union Française d'édition, Paris), in-18, 1 fr. 50.

Docteur C.-E. BERTRAND. — *Souvenirs de 1870*, notes d'un aide-major auxiliaire, in-18 (Poitiers, imprimerie Blais et Roy).

F. THIOLLIER. — *Monuments de la Loire, Charlieu, Verrières* (H. Lardanchet, Lyon), in-8, 3 fr.

- LA DIANA. — *Fête du cinquantenaire de sa fondation, 1862-1912* (Imprimerie Eleuthère Brassart, Montbrison).
- Chanoine REURE. — *Jean de Châteaumorand a-t-il retardé de cinquante ans la prise de Constantinople par les Turcs?* (Extrait du Bulletin de la Diana.) (Imprimerie Eleuthère Brassart, Montbrison).
- Docteur BARBAT. — *Le Monastère des Cordeliers de Charlieu* (Imprimerie Eleuthère Brassart, Montbrison), in-8. — *Charlieu, ses Monuments, son Abbaye*, illustrations de F. Jolivet. (Louis Theuveny, Paris), in-8, 3 fr. 50. Deuxième édition.
- M^{re} DADOLLE, évêque de Dijon (suite des Œuvres Posthumes). — *Retraites d'ordination sacerdotale*, in-32 (Paris, J. Gabalda). — *Vos Estis lux mundi*, conférences au Grand Séminaire, in-12, 3 fr. 50 (Paris, J. Gabalda).

L. D.

LE VIEUX ROANNE

A propos de Persigny. — Dans le dernier numéro de *Rodumna*, M. le comte d'Espagny a publié, sous le titre « Le duc de Persigny et sa famille », des souvenirs intimes qui ont été vivement goûtés par les lecteurs de notre jeune Revue, non seulement pour l'intérêt propre au sujet, mais encore à cause de l'allure pleine d'entrain du style de l'auteur. Pendant que la question est encore chaude, il nous semble opportun de souligner de quelques traits ce qui touche proprement à Roanne dans la carrière publique du duc de Persigny. Cela remonte à une cinquantaine d'années et davantage; cela appartient déjà au vieux Roanne.

Mais, d'abord, un mot au sujet de la prosopopée de M. d'Espagny :
« ...Si quelque membre éclairé de la *Diana* vient à parcourir les rues
« de Roanne, ...demande : Où se trouve donc la rue Persigny? On lui
« répondra : Il n'y en a pas!

« Et il n'en pourra croire ses oreilles. »

Une première riposte, du tac au tac, au « membre éclairé de la *Diana* » : « Où se trouve donc le buste de Persigny, dans la vieille salle des Etats du Forez à Montbrison, qu'il a restaurée, et où il a fondé la Société de la Diana? On y voit celui du comte de Charpin, celui du vicomte de Meaux, — mais le sien, pas.

« Et on n'en peut croire ses yeux. »

Non, il n'y a pas à Roanne de rue Persigny. Mais il en a existé une. Le plan cadastral de 1864 en fait foi. Il porte en toutes lettres : cours Persigny. Seulement, à la suite des événements de 1870, le *cours Persigny* est devenu le *cours de la République*.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que ce démarquage s'explique autrement que par l'ardeur des passions politiques du moment, Persigny n'ayant encouru aucune responsabilité directe dans la politique impériale

depuis le 23 juin 1863, date de sa demi-disgrâce. Il a eu le bonheur, — ou le mérite, — de n'être aux affaires que pendant les années de prospérité et de gloire. Assurément il a préparé autant que personne le coup d'Etat de 1851, et il en a largement profité. Mais il n'appartient pas aux Roannais de lui en faire grief, eux qui, le 10 décembre 1848, donnaient 3670 voix à L.-N. Bonaparte, contre seulement 585 à Cavaignac ; et qui, au plébiscite du 20 décembre 1851, ratifiaient par plus de trois quarts de *oui* l'aventure du Deux-Décembre. Il faut bien que, dans cette affaire, le rôle de Persigny n'ait pas été considéré comme bien criminel, pour que Victor Hugo, si fécond en invectives dans ses *Châtiments*, n'ait trouvé à décocher contre lui que ce trait anodin :

C'est pour Monsieur Fialin et pour Monsieur Mocquart,
Que Lannes d'un boulet eut la cuisse coupée.

(Livre VI-I.)

M. Fialin. Il n'est bien que Fialin dans son acte de naissance reçu à St-Germain-Lespinasse le 11 janvier 1808. Le *Dictionnaire des Contemporains* de Vapereau dit que, vers 1832, il reprit « le titre et le nom de « vicomte de Persigny, appartenant depuis deux siècles à sa famille, « bien qu'elle eût négligé de les porter. » Malheureusement, les art. 99 et suivants du code civil, 855 et suivants du code de procédure civile, n'admettent pas les reprises de ce genre sans l'intervention des tribunaux. Quant à J. Delaroa, son biographe, il parle de nombreux fiefs ayant appartenu très anciennement à des Fialin et il mentionne vaguement un manoir de Persigny qui aurait existé sur le territoire de Cremeaux ; mais il ne produit aucune filiation régulière et contrôlable. M. Jean de Bonnefon, dans son ouvrage *Les Curiosités héraldiques*, paru en 1912, prétend, page 45, que Persigny « avait la monomanie héraldique et avait réuni une admirable collection de parchemins faux « ou faussés. » Peu importe d'ailleurs, car M. Fialin est devenu, dans la suite, le plus régulièrement du monde, comte, puis duc de Persigny.

Persigny est venu officiellement à Roanne le 1^{er} septembre 1860, pour présider la cérémonie de la pose de la première pierre de l'église Notre-Dame des Victoires, qui devait remplacer l'ancienne chapelle des R. P. Minimes trop petite pour le service du culte. Le journal « L'Echo du Roannais » relate cette visite dans son numéro du 2 septembre 1860.

« Vendredi dernier », dit-il, à 9 heures du soir, son Excellence M. le « comte de Persigny est arrivée à la gare. 21 coups de boîte ont « annoncé son arrivée...

« Le lendemain à 9 heures M. le comte de Persigny, accompagné de « M. le Préfet de la Loire..., a quitté l'hôtel de la sous-préfecture pour « se rendre à l'église Notre-Dame-des-Victoires. Les fonctionnaires « publics, le corps municipal, les légionnaires, les médaillés de Sainte- « Hélène le suivaient... Plusieurs centaines d'ouvriers tisseurs, qui

« connaissent l'intérêt que M. de Persigny porte à leur industrie
« étaient venus spontanément se joindre au cortège, etc. »

Roanne lui doit — et doit à lui seul — trois bienfaits signalés :

1° La création de la Chambre de Commerce, en 1864, création que n'imposait pas encore sa situation commerciale et industrielle ;

2° Le raccordement de son chemin de fer à son canal. Voilà qui a l'air de n'être que peu de chose. Mais en jugent autrement ceux qui savent combien il était difficile, à cette époque, d'obtenir d'une compagnie aussi puissante que le P. L. M. des travaux qui paraissaient favoriser une voie de transport concurrente ;

3° La croix de la Légion d'Honneur qui figure dans ses armoiries.

La nouvelle de cette dernière faveur a été annoncée pendant le concours régional tenu à Roanne les 7 et 8 mai 1864, auquel la présence de Persigny, son président, avait donné un éclat incomparable, dont le souvenir est encore présent à la mémoire de ceux de nos compatriotes qui approchent de la soixantaine. Un compte rendu de cette fête a été publié la même année par les soins de la municipalité.

On y lit que le 7 mai : « M. le duc de Persigny descend du train, « avec son fils âgé de 9 ans... et accompagné de M. de Laire, son « secrétaire particulier ».

M. de Laire était le futur comte d'Espagny et collaborateur de *Rodumna*.

A une heure, « au rond-point des Promenades, il (le duc) s'arrête « pour écouter une marche exécutée par la Fanfare Roannaise avec un « entrain extraordinaire.

« En ce moment, M. le vicomte de Vougy, directeur général des « lignes télégraphiques, apporte à Son Excellence une dépêche qui « annonce que Sa Majesté, par décision impériale de la veille, autorise « la ville de Roanne à mettre la croix de la Légion d'honneur dans ses « armes... La ville de Roanne est décorée pour sa glorieuse défense « contre les Autrichiens le 27 mars 1814. »

La distinction était d'autant plus insigne que trois villes seulement jouissaient alors du même privilège : Chalon-sur-Saône, Saint-Jean-de-Losne, et Tournus, toutes les trois depuis le 22 mai 1815.

Bien entendu, M. de Persigny a prononcé un discours, dans lequel, bien entendu aussi, il a vite laissé de côté les choses de l'agriculture pour verser dans celles de la politique. Une phrase de cette manifestation oratoire a excité les commentaires, élogieux cela va sans dire, de tous les grands journaux de France, et a même produit une assez vive impression en Angleterre et en Italie :

« ...Mais aujourd'hui que cette partie de la mission de l'Empire est « achevée et son rôle militant en Europe terminé, aujourd'hui que, « rentrée glorieusement dans le concert de nations, la France n'a plus « d'autres intérêts que les intérêts communs à l'Europe elle-même,

« c'est évidemment une ère nouvelle de paix qui commence pour elle... etc. »

On estimait que des déclarations aussi graves et aussi solennelles avaient reçu l'approbation préalable du souverain auquel appartenait l'hégémonie entre les Puissances.

Pas de bonne fête sans banquet, d'autant plus que les gros bonnets officiels, dont six préfets, foisonnaient dans notre cité. Celui du 8 mai 1864 a présenté ceci de curieux qu'il a eu lieu dans l'église de Notre-Dame des Victoires, non encore consacrée. Il comptait 250 couverts.

« Une grande table en forme de fer à cheval très allongé avait été
« disposée. Le fond de l'église était masqué par une draperie rouge ; au
« milieu de cette draperie, on avait disposé le buste de l'Empereur sur
« un socle entouré de tous côtés de drapeaux. Les piliers, ornés de
« faisceaux aux couleurs nationales, portaient des écussons aux armes
« des chef-lieux et des principales villes des départements de la
« région. »

Ajoutons, enfin, que Persigny au cours de sa carrière, a fait décorer un grand nombre de Foréziens, et que Henri Rochefort appelait ces flots de rubans « Les inondations de la Loire ».

Punition des faux-monnayeurs au XVII^e et au XX^e siècles. — En novembre 1913, la cour d'assises de la Loire jugeait une bande de cinq faux-monnayeurs roannais. Deux ont été acquittés. Des trois qui n'ont pas eu ce bonheur, l'un a été condamné à 4 ans de prison et à la relégation, l'autre à 8 ans de réclusion, et le troisième à 5 ans de la même peine, dont il y aura à défalquer le temps de la détention préventive. Ils sont en outre frappés chacun d'une amende de 100 francs, qu'ils auront probablement l'adresse de payer en pièces de monnaie de leur fabrication.

En octobre 1667 (Reg. par. de Roanne) le bailliage de Roanne jugeait « Jean Joatton dit Giffard », « Nicolas Gotton » et « Marie Rattier », « atteints et convaincus d'avoir fabriqué de la fausse monnoye ». En vertu de la sentence rendue, les trois infortunés, dont le dernier n'était pas âgé de plus vingt ans, étaient « exécutez à mort et pendus ». En outre, Rattier « a esté après sa mort exposé sur le grand chemin « de Roanne à Saint-Haon au lieu appelé Le Gros Buisson ». On usait fréquemment de ces exhibitions dans l'espoir qu'elles serviraient d'exemple et détourneraient du crime.

Mais comme ils étaient morts « fort chrétiennement », ils ont été « enterrez en procession solennelle, dans le cymetière de Saint-Jullien ». Néanmoins, ils n'étaient pas des défunts ordinaires. Aussi ont-ils été « enterez... dans la mesme fosse tout contre la grille en « entrant à droict du costé des sans Dieu ».

A. G. DE C.

LES LETTRES

RENÉ VACHIA, *Flûteries d'Automne* (Paris, E. Basset et C^{ie}).

L'auteur, qui est un Roannais, ne nous prend pas en traître et nous avertit dès son titre : *Flûteries d'Automne*. De fait, ce ne sont pas des poèmes gais. A chaque page, l'on marche sur des feuilles mortes, on se sent accablé par la grisaille d'un ciel morne, on entend souffler le vent gémissant de novembre... C'est un livre à lire au coin du feu.

La bouilloire chante au foyer d'automne,
Tandis que le vent se plaint dans la cour,
Tandis que le vent appelle au secours
Et que le jardin défeuillé frissonne.

M. Vachia a senti profondément la pénétrante poésie que dégagent la mort lente des choses et le déclin des splendeurs estivales. Il goûte assurément le beau vers de d'Andigné :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise,

et il faut reconnaître qu'il a su enclore en des vers harmonieux le charme mélancolique de l'automne, la tristesse nostalgique des vieux souvenirs, et toute l'âpre douceur des soirs d'hiver :

Par ce soir de neige lente,
De silence et de tiédeur
En la chambre somnolente
Où agonisent des fleurs,

Chaque objet avec ferveur
Se recueille, l'âtre chante
La chanson du jour qui meurt...
Seul dans l'ombre grandissante,

Ecoute, pauvre rêveur,
Ce doux refrain obsesseur
Au foyer où tu tisonnes.

Vois, par les carreaux gelés :
Le vieux marronnier frissonne
Dans le jardin désolé.

Ce n'est qu'une mince plaquette, dont l'ambition est limitée et qu'il serait injuste de critiquer pour la monotonie voulue de son sujet ou pour l'influence évidente des rythmes verlainiens. Après l'avoir fermée, on serait plutôt tenté de se dire, avec l'auteur :

Un oiseau est venu chanter
Une chanson frileuse et douce
Que je me plais à écouter.

JEAN DE QUIRIELLE, *la Joconde retrouvée !* roman (Paris, Albert Méricant, in-16, 3 fr. 50.)

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Même sans avoir la naïveté du bonhomme La Fontaine, je suis sûr que nombreux seront les lecteurs qui prendront un vif plaisir à lire *La Joconde retrouvée !* Les « histoires » pour enfants abondent ; les « histoires » pour grandes personnes sont rares, j'entends les histoires merveilleuses, dont on sait parfaitement qu'elles ne sont pas vraies et qui nous enchantent d'autant plus qu'elles nous transportent dans un monde irréel. Nous savons gré à l'auteur d'inventer toujours de nouveaux incidents qui piquent notre curiosité et émerveillent notre imagination ; nous lui savons gré de s'évader du train ordinaire de la vie et de nous emmener avec lui au pays de la fantaisie, où toutes les humaines prévisions sont déroutées. En pareille matière, l'invraisemblance est une qualité et l'intrigue la plus attachante est celle qui nous astreindra à un travail de reconstitution, au regard duquel le rallye-paper du Petit Poucet n'était qu'un jeu d'enfants.

Il ne s'agit plus de Bas-de-Cuir s'engageant dans le Sentier de la guerre, ni d'Œil-de-Faucon guettant quelque félin. Il s'agit d'un reporter sur la piste de Mona Lisa, dont la chasse émouvante est à chaque instant traversée par de romanesques péripéties. Et les premières pages commencées, je défie bien que l'on s'arrête en route ; on va d'une traite jusqu'à la dernière ligne. Voilà qui s'appelle : tenir son lecteur en haleine.

Malgré nos apparences rationalistes, le merveilleux a conservé sur nos esprits le même empire que jadis et Merlin l'Enchanteur trouverait encore un auditoire attentif. M. Jean de Quirielle mérite d'être loué pour avoir su écrire, d'une plume alerte et verveuse, un passionnant et bien moderne conte de fées. Pourquoi faut-il que la réalité, en nous rendant tout récemment la vraie Joconde et son authentique sourire, ait fait s'évanouir les troublants fantômes sur la trace desquels M. de Quirielle avait fait s'élancer nos imaginations vagabondes ?

A. D.

L'ARCHÉOLOGIE

La Société française d'archéologie a tenu cet été à Moulins et à Nevers son 80^e Congrès, sous la présidence de son directeur, M. Lefèvre-Pontalis. Une journée a été consacrée à la visite de deux localités du pays roannais, Ambierle et Charlieu.

Plusieurs de nos compatriotes s'étaient joints aux congressistes. Ils se rappelaient qu'en 1885 la même Compagnie, alors dirigée par le comte de Marsy, avait choisi Montbrison pour ses assises annuelles.

Vingt-huit ans s'étaient écoulés, éclaircissant les rangs de la petite phalange de Foréziens qui, le 1^{er} juillet 1883, escortait à Charlieu les congressistes d'alors !

Et plus d'un, songeant mélancoliquement au cours rapide du temps, enviait leur privilège à ces monuments que l'âge embellit et anoblit, à ces constructions claustrales vieilles de quatre siècles et qu'il faut défendre des convoitises passionnées, confier à la garde vigilante de l'archéologie, pour que, duègne sévère et incorruptible, elle en écarte les galants.

Quant au Congrès, il prouva au cours de ses excursions par la rapidité soutenue de son allure qu'il est de ceux que le temps épargne ou peut rajeunir. Dans une seule journée, le 27 juin, cet octogénaire alerte, parti de Moulins le matin pour y rentrer le soir même et y tenir encore séance, visita successivement Ambierle, Charlieu, Anzy-le-Duc et Monceau-l'Etoile ! Tous les détails d'organisation matérielle ayant été, d'ailleurs, admirablement étudiés pour chaque déplacement, les congressistes se trouvaient en mesure de réaliser chaque jour quelque tour de force du même genre. Mais c'est avant tout par la préparation méthodique de la partie scientifique que ces Congrès archéologiques se recommandent. Combien d'autres, qui sous le couvert d'une association scientifique, ne sont que des groupements d'excursionnistes, joyeusement épris de tourisme et de grand air ! Excellent programme à coup sûr, mais qu'il est fâcheux de dissimuler sous de fallacieuses rubriques.

J'ai connu un vieil archiviste, d'humeur un peu maussade, qui n'aimait pas à être trompé. Il s'était rendu à un congrès dans l'espoir d'y rencontrer quelques autres fervents du docte savoir. Déçu dans son attente, il appliquait à ces réunions le mot du maréchal Bugeaud parlant des foires dans son *Traité d'agriculture*. Bugeaud donne ce conseil au jeune cultivateur : « N'y va jamais. Il y aura toujours assez de bavards et de fainéants sans toi ! »

Le vieil archiviste, s'il avait pris part aux travaux du Congrès de Moulins, aurait compris combien les généralisations sont injustes. En réalité, l'œuvre de la Société française d'archéologie, dans ces assises annuelles, toujours réservées aux villes de nos provinces, est une œuvre des plus fécondes, comme suffit à l'attester l'importante collection de ses comptes rendus, vaste et incomparable encyclopédie d'informations précises sur la France monumentale.

Le dévoué directeur de la Société, M. Lefèvre-Pontalis, a su lui donner une activité nouvelle et les derniers volumes sont plus que jamais copieux et substantiels. Titulaire de la chaire d'archéologie à l'Ecole des Chartes, il fait largement bénéficier les congressistes de sa vaste érudition sur les monuments de l'architecture médiévale. Rien de plus instructif pour ses auditeurs que ses leçons improvisées en

présence de chaque église romane ou gothique. Ce fut lui qui, à Ambierle, définit les caractères architectoniques du magnifique sanctuaire bénédictin, devant les congressistes émerveillés par la hardiesse de cette construction et par l'éclat de ses verrières. Celles-ci furent décrites par M. Bégule, avec l'autorité que lui assurent en cette matière ses connaissances professionnelles et le succès de sa publication sur les vitraux anciens de notre région, ouvrage récemment couronné par l'Institut.

N'oublions pas de rappeler qu'à son entrée dans l'église une heureuse surprise attendait M. Lefèvre-Pontalis. Dans les rangs des habitants de la paroisse, le professeur venait d'apercevoir une de ses plus brillantes élèves, sortie de l'Ecole des Chartes à l'une des dernières promotions. Le maître exprima en termes charmants à la jeune et distinguée paléographe la joie que lui causait cette rencontre.

Un Roannais présenta le triptype donné par Michel de Chaugy. Ce joyau retint longtemps l'attention. On loua la sagesse un peu lente de l'Administration des Beaux-Arts : par ses soins, on venait enfin de placer une grille autour du célèbre retable et de le faire sertir d'un cadre en fer protégeant les volets contre les risques d'un enlèvement.

Des monuments de Charlieu, les congressistes n'eurent guère qu'une vision instantanée. La plupart connaissaient le porche bénédictin par le beau moulage du Trocadéro et le cloître des Cordeliers par les journaux illustrés, de récents événements lui ayant valu la même notoriété qu'au « chef » de saint Martin de Soudeilles. Mais tous les vieux logis de Charlieu, les restes de son enceinte, son donjon, l'admirable demeure du prieur, les tapisseries de sa mairie, ces mille détails de sculpture qui arrêtent et captivent le visiteur à chaque coin de rue, voilà ce que n'ont pas vu ou ce qu'ont à peine entrevu les membres de la S. F. A. Tous en convenaient, d'ailleurs, en s'éloignant à regret des rives du Sornin. Beaucoup eussent voulu troquer leur carte de congressiste, contre le « carnet d'un flâneur » !

A quatre heures, la vaillante légion de M. Lefèvre-Pontalis rompait ses faisceaux et du même pas de charge marchait sur Anzy et Montceau-l'Etoile.

Nous reviendrons ! Ce vœu du voyageur esclave de l'horaire était dans toutes les bouches au départ de Charlieu.

J. D.

LES ARTS

MICHEL PUY, *Le dernier état de la peinture ; les successeurs des impressionnistes* (Le Feu, Union Française d'édition, Paris, in-18, 1 fr. 50).

Un article récent de M. Max Goth dans le *Gil Blas* rappelle un livre de notre collaborateur, M. Michel Puy : *Le dernier état de la peinture*. Sous ce titre — (qui eut quelque succès, puisqu'un éditeur s'en sert

pour présenter des séries d'études) — tous ceux qui s'intéressent aux arts plastiques trouveront un guide très clair, « écrit dans une langue souple et imagée », leur permettant de se retrouver au milieu du chaos de la production actuelle.

M. Michel Puy détermine d'abord très sagement ce que devrait être le critique d'art, qui « se pose trop aisément comme possédant la vérité et croit que sa fonction lui donne une supériorité sur les peintres et qu'il lui appartient d'expertiser leurs ouvrages et de leur imposer ses partis-pris et ses opinions... La seule attitude permise au critique est de porter avec insistance son attention sur les dehors les plus visibles de la vie artistique et de mettre en lumière les tendances qui s'affirment avec le plus de force devant le public. » Et pour illustrer cette opinion, l'auteur aborde hardiment son sujet; sans s'attarder aux peintres d'avant-hier, aux impressionnistes déjà célèbres et acceptés : Monet, Sisley, Pissaro, Renoir, ni à leurs successeurs en invention : Van Gogh, Cézanne et Gustave Moreau, il s'occupe surtout des peintres venus d'eux et étudie minutieusement chacun des groupements nouveaux où se manifeste l'art d'aujourd'hui.

Ce qui est le plus notoire et d'une valeur grande pour nous, ce sont les idées générales de l'auteur sur la peinture. Voici entre autres, ce qu'il dit des impressionnistes : « Ils avaient dès longtemps séduit la jeunesse par ce chatolement de la couleur, ce rayonnement du paysage ou de la chair nue, auquel ils aboutissaient en s'abstenant de tout mélange de tons salissants, en conférant à leurs parties d'ombre le rôle non de trancher sur les parties claires, mais de les prolonger en des clartés adoucies, et en faisant de chacune de leurs toiles un poème de lyrisme ardent que ne traverse aucune arrière-pensée de doute ou de mélancolie ».

Puis les néo-impressionnistes, Signac, Cross, Luce, qui systématisèrent la technique de l'école précédente, posèrent sur la toile des couleurs toutes pures, divisées et destinées à se combiner dans l'œil du spectateur, conservant au ton sa force entière de rayonnement. Tout ce mouvement est très exactement étudié dans les chapitres où Michel Puy compare les essais timides des indécis et les erreurs des audacieux, pour aboutir à ceux qu'on a appelés quelque temps *les Fauves*. Ceux-ci, en pleine réaction contre le groupe précédent, « ont rêvé d'appuyer leurs recherches sur une connaissance approfondie du dessin. Peu à peu leur dessin s'est condensé et pour lui ajouter de la force, ils n'ont pas craint de le soutenir par des couleurs éclatantes; ils sont arrivés à se préoccuper davantage de la ligne pour elle-même que pour ce qu'elle apportait de force à leur dessin et ils ont voulu lui assurer une place dominante dans leur composition ».

Parmi ces peintres qui ont forcé l'attention du public, scandalisé beaucoup de gens et trouvé des défenseurs passionnés, *Jean Puy* est

un des plus importants et pour nous, Roannais, le plus intéressant. « Pris entre ses désirs de peintre et ses goûts d'imaginaire, il ne consent à entrevoir aucune réalisation matérielle qui n'éveille par contre-coup une certaine joie de l'esprit. ...Il tend vers tout ce qui remue à la fois la chair et la pensée, vers l'exaltation de l'air et du mouvement... Le plus souvent pourtant il a plus de retenue et se contente d'exprimer, par la noblesse des attitudes, par la gravité qu'il donne à ses personnages, toutes les velléités de s'échapper du monde réel. »

Enfin autour de ces écoles vraiment directrices, c'est tout le poudrolement des timorés et des accommodateurs, nombreux, dont le seul intérêt est de perpétuer et de soutenir le mouvement initial chez ceux qu'étonnent les audaces des fondateurs.

Il faudrait citer toute la conclusion, qui résume les pensées de l'auteur sur ce sujet ; voici, cependant, quelques-unes des lignes principales : « On a reproché aux peintres d'avant-garde de faire de la peinture pure, inaccessible à tous autres qu'à des peintres ; au lieu de conserver tous les procédés de traduction qui, dans le métier de leurs prédécesseurs, paraissaient nécessaires et indiscutables, ils ont essayé de faire table rase du passé et, se débarrassant de ce qu'ils avaient appris à l'école, de découvrir par sentiment et par intuition les règles fondamentales de leur art... Pourtant ils se sont peut-être moins écartés de la tradition qu'il ne semble d'abord et si l'on négligeait tout ce pseudo-classicisme qui commence à David et qui se perpétue au Salon des Artistes Français, on s'apercevrait qu'ils n'apparaissent si exceptionnels que parce que, depuis cent ans, une lignée de peintres à l'esprit trop étroit a faussé toutes nos idées sur la couleur et sur le dessin... A parler de la tradition et à l'invoquer, on risque d'être dupe d'un mot ; pour l'Ecole, aucun des grands peintres du XIX^e siècle, ni Delacroix, ni Corot, ni Chassériau, ni Courbet, ni Manet, ni Puvis ne représente la tradition ; Ingres lui-même ne l'a guère représentée de son vivant ; les maîtres officiellement reconnus par l'Ecole sont d'une autre lignée : Girard, Guérin, Couture, entre les mains desquels la manière de David dégénère et s'abaisse à celle de Bouguereau et de Cormon. Il n'est de tradition valable que celle qui est renouvelée par un contact direct avec la vie ; quand, dans un art, le métier s'est fixé au point que la sensibilité individuelle n'y a plus part, il est urgent, pour en établir les principes eux-mêmes, d'en nettoyer les formules ».

Depuis, le cubisme, le futurisme, l'orphisme ont fait quelque bruit, le livre de Michel Puy nous quitte au seuil de ce nouveau palais de l'art après avoir rempli entièrement son but.

Il nous a conduits dans les avenues d'un art assis déjà et que tous peuvent admirer sans crainte d'erreur ; là est peut-être le germe fécond d'un art nouveau qui sourira demain.

*
* *

Les petites expositions de vitrines chez M. Fr. Tête apportent leur lot habituel de peintures et d'aquarelles. Tour à tour MM. Reynaud, Lafay, Moullade et Dinet nous montrent leurs productions avec des tempéraments bien contrastés et dignes d'intérêt. *Lafay* et *Dinet* paraissent en bonne voie pour agrandir leur vision et se renouveler sans perdre rien de ce qui faisait leur charme.

M. *Henri Roullier* exposait aussi un faune, en grès de la poterie H. Picard, très pittoresque de mouvement et d'expression.

*
* *

La société des Amis des Arts de Roanne, dont un des premiers actes avait été de patronner le Salon de peinture organisé par *Rodumna*, prend un peu plus chaque jour conscience d'elle-même. Elle y est aidée par l'intelligente direction de son Président, M. Marc Verrière, par l'intérêt actif que prend à son développement notre éminent sénateur, M. Audiffred, et enfin et surtout par la pression même des faits, qui en démontrent l'utilité. L'art ancien nous a laissé des témoins qu'il s'agit de préserver de l'oubli ou de la destruction; l'art contemporain mérite des encouragements et une protection efficace. Roanne se doit d'avoir un Musée digne de ce nom. Ne sera-t-elle pas fière du monument du Centenaire de 1814, œuvre d'un de ses enfants, que le Président de la République doit inaugurer l'été prochain? De toutes ces préoccupations, qui sont bien près d'être des devoirs pour l'élite roannaise, la société des Amis des Arts doit être le centre d'active propagande. *Rodumna* souhaite ardemment que tous ceux qui s'y intéressent viennent alimenter ce foyer nécessaire à la vie de la cité.

Rappelons qu'en juin dernier, à l'issue du Salon, tandis que le Musée achetait le *Champ de Blé* de M. Maurice Tête, *La Mare* de Pierre Reynaud, *Les Chrysanthèmes* de Mme Bon-Desbenoit, la société des Amis des Arts achetait une aquarelle de M. O. Lafay, pour être donnée au Musée, et offrait à M. Louis Dinet une bourse de voyage pour l'ensemble de son exposition.

F. F.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française. — Cette Revue, qui commence sa sixième année, tient déjà dans le monde littéraire une place importante. Après avoir publié l'œuvre curieuse d'un jeune écrivain, M. Valéry Larbaud, *A. O. Barnabooth, Ses Œuvres complètes*, elle vient de donner *Le Grand Meaulnes* de M. Alain Fournier. M. Valéry Larbaud a failli obtenir le prix Goncourt; M. Alain Fournier aussi. Et il est certain qu'ils furent nombreux ceux qui ont failli obtenir ce prix; ils sont

même plus nombreux que ceux qui l'ont obtenu... Mais si l'on se rappelle les marchandages de votes, les influences politiques, la préférence maintes fois affichée par cette petite Académie pour les « espoirs » plutôt que pour des livres achevés, ce n'est certes pas un déshonneur d'être parmi les évincés. Au vrai, *Le Grand Meaulnes* est un livre de haut mérite et, dans la renaissance actuelle du roman d'imagination, c'est-à-dire du roman romanesque, il n'est pas douteux qu'il ne tienne l'une des premières places.

A cette même Revue revient l'honneur d'avoir patronné et soutenu le théâtre du Vieux-Colombier, fondé à Paris par son directeur, M. Jacques Copeau. Autour de cette entreprise hardie, point de réclame outrancière; c'est à peine si, pendant l'été, quelques journaux ont signalé une colonie de comédiens, installés en pleine campagne, dans une sorte de retraite, pour s'y perfectionner dans leur métier, pour prendre un contact plus prolongé avec les œuvres à interpréter, pour acquérir plus d'homogénéité par le travail en commun. Mais l'idée de M. Copeau répond si justement à un besoin présent qu'elle ne peut manquer de faire son chemin toute seule et recrutera d'elle-même des adeptes convaincus.

Dans le numéro du 1^{er} septembre dernier, M. Jacques Copeau expliquait excellemment la genèse de son projet : « Une industrialisation effrénée qui, de jour en jour plus cyniquement, dégrade notre scène française et détourne d'elle le public cultivé; l'accaparement de la plupart des théâtres par une poignée d'amuseurs à la solde de marchands éhontés; partout, et là encore où de grandes traditions devraient sauvegarder quelque pudeur, le même esprit de cabotinage et de spéculation, la même bassesse, partout le bluff, la surenchère de toute sorte et l'exhibitionnisme de toute nature parasitant un art qui se meurt, et dont il n'est plus question; partout veulerie, désordre, indiscipline, ignorance et sottise, dédain du créateur, haine de la beauté; une production de plus en plus folle et vaine, une critique de plus en plus consentante, un goût public de plus en plus égaré : voilà ce qui nous indigne et nous soulève. »

De cette indignation est né le théâtre du Vieux-Colombier, qui a été inauguré le 22 novembre dernier, dans une atmosphère de curiosité sympathique. L'initiative de M. Copeau vient à son heure et l'on ne peut que souhaiter plein succès à des idées aussi justes, à d'aussi nobles ambitions.

* *

Les Marches de Provence (3^e trimestre 1913). — « Sus aux Vandales ! » s'écrie M. J.-A. Coulanges, qui part en guerre avec un bel enthousiasme contre des entrepreneurs plus soucieux de faire des affaires que de respecter la beauté des sites. « Sous couvert d'hygiène — mais en

réalité au détriment d'une partie de la population — on veut combler le canal de la Douane à Marseille pour y construire un de ces stupides squares qui sont la honte d'une ville. On ne veut pas nettoyer ce canal pittoresque et utile : le combler répond mieux aux vœux de quelques-uns ! Un édile greffe sur cet attentat le beau projet de comblement d'une large partie du Vieux-Port de Marseille pour y installer le terminus d'une foule de lignes de tramways !... Nous appelons au secours tous ceux qui ont gardé malgré tout, avec les désirs de progrès compatibles avec l'hygiène et le confort modernes, le culte du passé et de la couleur locale ! »

Les adhérents à cette énergique protestation sont déjà très nombreux, et de qualité : presque toute l'Académie française y figure. Souhaitons de tout cœur la revanche de la Beauté sur le mercantilisme.

*
**

Le Moniteur du Caveau Stéphanois, Union Poétique du Forez (septembre-octobre). — Publie, sous la signature de M. Henri Coquard, une pièce tout imprégnée de souriante mélancolie « Les Vieux », qui a valu à son auteur une seconde mention au Concours de Chansons.

*
**

La Revue hebdomadaire (4 octobre). — M. Paul Bourget consacre au professeur Poncet un article, à la fin duquel il transcrit un intéressant document qui lui est fourni par M. le docteur René Leriche. En tête de cette étude, paraît une photographie du célèbre professeur ayant à son côté notre jeune compatriote, qui fut son chef de clinique.

*
**

— (15 novembre). — M. Joë Imbert-Vier publie *Trois Poèmes de la Mer*, où il a su mettre un accent tout personnel. Voici quelques vers, véritable tableau du pays landais, que Maurice Martin a baptisé la Côte d'Argent :

La cigale, blottie aux bras berceurs d'un pin,
Imite la chanson de l'onde qui résonne ;
La mer frôle le bois, un steamer glisse au loin...
Midi... l'angélus sonne.

L'air est très bleu, très pur et le vent est très doux
Avec son lent parfum d'iode et de résine.
Midi... l'angélus sonne à l'église voisine :
Mon rêve est à genoux.

L'horizon s'amincit en trait d'argent qui brille ;
Une voile d'azur a l'air d'être un appel ;
Sur le chemin tout blanc, comme poudré de sel,
Passe une jeune fille.

*
* *

— (22 novembre). — M. Jules Rouch, enseigne de vaisseau, donne un intéressant article, avec une carte, sur la *Découverte du Pôle Sud*. Les précédentes explorations de notre collaborateur lui donnaient sur ce sujet des lumières toutes particulières : il écrit en connaissance de cause, chose rare en ces matières polaires, et cela donne une certaine saveur à ces pages si vivantes.

*
* *

Etudes (5 novembre). — Entre toutes les critiques, celle des poètes est la plus malaisée : la poésie est musique, elle est lyrisme ; elle est faite d'impondérables, elle est essentiellement subjective. Tous ces éléments fugaces en rendent la compréhension difficile et il n'est pas rare de voir ses commentateurs méconnaître et travestir les intentions du poète ou découvrir dans ses vers d'admirables desseins qu'il n'y a jamais mis. Ce double écueil, défaut ou excès de compréhension, il semble que M. Paul Bernard ait su l'éviter dans l'importante étude qu'il consacre à *Louis Mercier et la poésie des champs*, et cela fait honneur à la pénétrante clairvoyance de son esprit critique.

M. Paul Bernard ne classe pas M. Louis Mercier dans la catégorie des poètes de clocher. « Il s'est dégagé si complètement de toute particularité personnelle et locale qu'il serait impossible de dire en le lisant où il est né, où il a vécu, ni ce qu'il est, ni ce qu'il fait. Un mot, un seul, et qui n'a pas d'équivalent en français, vient nous apporter, dans une petite pièce très courte, le goût savoureux du terroir : c'est comme la signature du forézien. »

M. Bernard reconnaît que l'œuvre de M. Mercier est « indépendante de toute influence individuelle, de toute ambiance étroite, de toute école..... Louis Mercier a la gloire d'avoir donné à la France ses Bucoliques et ses Géorgiques, d'avoir atteint, d'un essor puissant, à la grande poésie, qui n'est d'aucun pays, étant de tous les temps ; et c'est plaisir d'entendre M. Emile Faguet le proclamer avec une belle admiration et l'exceptionnelle autorité de ses jugements ».

Une comparaison avec l'*Astrée* conduit M. Paul Bernard à voir Louis Mercier « prendre tout jeunet ses ébats sur les rives du Lignon », et c'est peut-être bien la seule erreur — du reste sans importance — de cette magistrale étude.

Le titre en restreint un peu le point de vue, ce qui n'empêche pas M. Bernard d'avoir vu en M. Mercier d'autres faces que celle de son talent bucolique : « Ayant l'image qui peint, et l'émotion qui chante, dons communs du poète, il a, en outre, la pensée qui universalise et qui saisit par privilège l'éternelle poésie des choses. »

Et tout en évoquant les grands noms de Virgile et de Théocrite, l'auteur note très justement la parenté de Mercier avec les antiques,

lesquels ont su, bien mieux que les modernes épris du seul pittoresque, « associer étroitement, dans une harmonie picturale, la poésie à la rusticité. »

Il reconnaît la sincérité des visions paysannes de Mercier, qui en fait des tableaux de maître ; mais il y a un élément plus profond que cette note rustique : « Le paysage ne joue à peu près jamais dans son œuvre qu'un rôle accessoire ; le décor pittoresque, exclusif amusement des yeux et de la pensée, n'est pas généralement recherché comme un motif principal, pour lui-même, mais comme prélude et comme accompagnement à des harmonies plus larges, parfois à de vrais chants de l'âme. »

Et cette subtile analyse conclut ainsi : « Louis Mercier a ce haut privilège d'entendre et de voir, d'entrer par là en communion avec tous les aspects splendides ou mystérieux de la nature, que son âme tressaillante fera passer avec un frémissement dans la nôtre. En quoi il est poète, et certes de grande race, poète avec magnificence dans son humble simplicité. »



MEMENTO. — Reçu :

L'Ile Sonnante, La Nouvelle Revue Française, L'Occident, La Revue du Traditionnisme, Les Cahiers du Centre, Les Marches de Provence, Les Cahiers de l'Amitié de France, Le Répertoire d'Art et d'Archéologie.

A. D.

LE THÉÂTRE

Servir, — La Chienne du Roi, de M. Henri Lavedan (5 octobre). — Le réveil national de notre pays, qui est en soi un excellent symptôme de santé morale, n'eut pas, il faut en convenir, d'heureuses conséquences dans le domaine de l'art dramatique. Il fit éclore toute une série de pièces patriotiques, dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elles vous dégoûteraient tout net du patriotisme, si l'on n'était fixé dès longtemps sur les directions morales qu'on peut attendre du théâtre contemporain.

M. Lavedan professe des idées irréprochables sur le beau devoir qu'évoque ce mot tout militaire : servir ; mais reconnaissons qu'en cette occurrence il a mal servi la cause de l'Art. Ses intentions sont plus louables que sa pièce. Heureusement, il nous reste *le Prince d'Aurec* et *le Duel*, témoins du talent de M. Lavedan, quand il produit une œuvre, sans aucun souci de suivre la mode du jour et de bénéficier d'un mouvement d'opinion.

La famille Eulin est en vérité fort spirituelle et l'on voit que M. Lavedan est un brillant chroniqueur. On ne sent même que trop l'intervention de l'auteur, dont la rare virtuosité verbale se donne libre cours, jusque dans le dialogue le plus familier. Il semble que

ses personnages soient affublés de caractères conventionnels, à la façon de ces oripeaux invariables avec lesquels se costument nos collégiens, comédiens d'un soir. Quoi qu'il fasse, le colonel a toutes les vertus ; quoi qu'il dise, son fils ne débite que sophismes ; c'est un peu simple et sent son mélodrame. L'auteur imagine l'invention d'une poudre dont la puissance a des effets terrifiants ; avec une bombe « grosse comme une noix », il fait sauter tout un îlot ; dans tout ce drame, circule une atmosphère inquiétante d'espionnage ; enfin, le tout s'achève dans une apothéose de sang, la guerre éclate : c'est vraiment beaucoup pour deux actes.

Au moment où le père s'avance, bras croisés, vers son fils armé d'un revolver, et où la femme du colonel, désespérée de cette lutte terrible, tente de se suicider, je crois bien que notre angoisse est à son comble, mais elle est surtout physique : nous sommes secoués, à en avoir la chair de poule, selon l'expression populaire, non pas émus.

Il était de bon ton de railler la pusillanimité de feu M. Claretie ; il eût dû au contraire être félicité de ses hésitations à admettre au répertoire de la Comédie-Française une œuvre qui, en dépit de ses indéniables mérites littéraires, ne laisse pas de rappeler les « grands drames patriotiques en cinq actes et huit tableaux ». L'exploitation de cette veine est habituellement réservée à l'Ambigu.

Le spectacle avait commencé par un petit acte, *la Chienne du Roi*. Tout l'intérêt y naît d'une double antithèse : la Dubarry, presque reine de France, continue à tenir une petite cour autour de sa dignité déchue, jusque dans son cachot ; courtisane assoiffée de plaisirs, elle fait noblement le sacrifice de sa vie et, pour sauver une de ses compagnes, marche courageusement à la guillotine. Ce n'est qu'un lever du rideau, mais supérieur, à mon avis, au mélodrame qui a suivi.

Le Bourgeois Gentilhomme, de Molière (26 octobre). — On approuve en principe M. Baret de réserver dans ses programmes une petite place au théâtre classique ; particulièrement, quand il s'agit de Molière, on y voit la louable intention de rendre un juste hommage à celui de nos auteurs en qui peut-être se reflète le mieux notre génie national. Et la jeunesse qui étudie saisit avec empressement cette occasion trop rare d'aller au théâtre. Mais combien de spectateurs, confondant tous leurs souvenirs scolaires dans la même impression d'ennui, ne vont entendre Molière que par une sorte de devoir !

Pourtant, cette fois, l'agrément de ce devoir nous a été démontré de spirituelle façon par le jeu bien moderne de M. Vilbert. Il existe une tradition pour jouer Molière ; elle est certes respectable, comme toutes les traditions. Mais à l'observer trop étroitement, on fige Molière dans le conventionnel et l'on ferait volontiers de son théâtre un objet de curiosité rétrospective à l'usage des gens cultivés. Heureusement,

M. Vilbert, transfuge du café-concert, n'a pas les mêmes scrupules qu'un artiste issu du Conservatoire et il nous a joué bravement M. Jourdain à la manière d'un homme d'aujourd'hui. Cette interprétation sincère, faite de rondeur et de fine bonhomie, nous a valu de nous sentir plus près de Molière et de vérifier plus aisément la jeunesse de son théâtre : malgré les traits de mœurs qui datent, malgré les réminiscences vieillottes de la farce italienne, Molière a su camper le vivant portrait où tous les Bourgeois Gentilshommes du monde peuvent, je ne dis pas : se reconnaître, mais être reconnus. Il y a décidément trop d'humaine vérité dans notre grand comique pour qu'on puisse le reléguer au rang des pièces de musée littéraire. Le travers raillé par Molière a sans doute varié selon la mode et M. de Montauron qui, dit-on, servit de modèle pour M. Jourdain, présente d'assez notables différences avec nos snobs actuels. Mais ce fut précisément le génie de Molière d'avoir choisi les traits essentiels qui confèrent à son héros un caractère largement humain et lui assurent une survivance aussi longtemps qu'il y aura de la sottise vanité parmi les hommes.

La Crise, de MM. Paul Bourget et André Beaunier (9 novembre). — Nos ancêtres ont chansonné, — avec quel plaisir ! — le cardinal Mazarin. Ne soyons donc pas surpris si nous prenons tant de plaisir à voir stigmatiser les tares professionnelles de nos maîtres actuels, les parlementaires. Prendre un homme politique ordinaire, d'intelligence moyenne, de moralité accommodante, comme le suffrage universel nous en fournit des douzaines ; inoculer dans cet organisme mal préparé le virus de l'ambition et en suivre les ravages chaque fois que l'intérêt politique se trouvera aux prises avec l'amour, l'amitié, ou simplement l'honnêteté, voilà, semble-t-il, la part qui revient au clinicien moral qu'est M. Bourget. M. Beaunier, lui, s'est contenté de faire appel à ses souvenirs de journaliste et il a semé à pleines mains, et avec esprit, des mots admirables de criante vérité, des phrases qui, dans leur raccourci, jettent sur les dessous psychologiques d'un politicien de métier plus de lumière que de minutieuses analyses.

C'est une excellente satire de notre parlementarisme, et c'est une pièce, sinon très forte, au moins irréprochable au point de vue littéraire. Les personnages sont vraiment des êtres vivants, pétris de bons et de mauvais instincts, et non composés selon un type immuable. Les ombres et les lumières sont habilement ménagées. Le cynique Ravardin a souvent d'excellents mouvements ; Gisèle et Laurent Bernard, à qui vont toutes nos sympathies, en ont parfois de détestables.

De toute cette crise morale et politique, supérieurement traitée, se dégage une saisissante impression de réalité : ce ne sont pas des fantoches de comédie qui s'agitent devant nous, au gré des auteurs qui en manient les ficelles, mais bien des êtres de chair et d'os, agissant

sous l'impulsion des caractères dont ils ont été dotés une fois pour toutes. Voilà dont le théâtre contemporain nous a malheureusement un peu déshabitués.

L'Habit Vert, de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet (23 novembre). — *L'Habit Vert* a réussi admirablement à Paris, c'est un fait ; et l'on peut prédire à coup sûr qu'il réussira en province. Mais il apparaît comme certain que ce succès d'argent n'est pas entièrement dû à la pièce elle-même.

Aux Variétés, la distribution comportait les grands favoris du public parisien, Jeanne Granier, Eve Lavallière, Brasseur, Guy, Max Dearly. Va-t-on entendre une œuvre ? ou voir jouer des acteurs ? on ne sait pas au juste. En outre, rien de ce qui touche les verts lauriers dont se parent nos immortels, si rarement au nombre de quarante, ne saurait nous être indifférent : petits potins académiques, dessous d'une élection, réception solennelle sous la fameuse coupole, à tout cela, le peuple de France tient d'autant plus fermement que, démocratique par son tempérament frondeur et par le hasard des révolutions, il sent confusément, dans cette antique institution, comme un titre de noblesse qui atteste l'ancienneté de sa culture, comme un exemplaire de durée qui maintient l'idée de tradition dans un pays épris de changement.

Quant à la pièce elle-même, elle est loin d'être parmi les meilleures de ce « théâtre de divertissement », où excellent MM. de Flers et de Caillavet. Nous ne nous sentons intéressés à aucune intrigue ; nous sommes simplement amusés, ce qui n'est pas sans mérite. Mais malgré un dialogue tout pétillant d'esprit, ces quatre actes laissent à la fin une impression de vide. Le champagne mousseux emplît ainsi une coupe qui, l'instant d'après, n'a plus qu'un doigt de vin doré...

Aimé des Femmes, de MM. Maurice Hennequin et Georges Mitchell (7 décembre). — M. Baret est un commerçant avisé : il « tient » tous les articles. Et voici, pour ceux que le mélodrame attriste, ou pour ceux qu'ennuie le classique, un petit plat vaudevillesque préparé par les habiles cuisiniers que sont MM. Maurice Hennequin et Georges Mitchell.

Tous les genres sont bons, hormis l'ennuyeux ; cette joyeuse farce se sauve assez bien de cet ennui tout spécial que dégagent les vaudevilles manqués. Rien n'est aussi lugubre que des essais de grosse gaieté qui restent vains, des tentatives de rire qui avortent, de plates plaisanteries qui tombent lourdement en-deçà de la rampe. *Aimé des Femmes* n'engendre décidément pas la mélancolie. Les auteurs ont d'ailleurs respecté la tradition du genre : un petit déshabillage, des maris trompés, un chassé-croisé de personnages qui désirent vivement ne pas se rencontrer et que la main implacable du Destin — représentée en l'espèce par un ahurissant valet de chambre — pousse irrésistiblement à tous s'entrechoquer dans le même appartement.

Notons en passant que le public roannais s'est fort divertì à entendre,

parmi les noms des personnages, M. de la Pacaudière. Il y avait aussi un Blaise Pessac, qui porte le nom d'une petite bourgade de la banlieue bordelaise ; et M^{me} Planturel a pour prénom Nancy. Evidemment, l'Indicateur des chemins de fer économise des frais d'imagination.

Ce n'est certes pas un théâtre d'idées, comme celui de M. François de Curel. Mais l'on rit, parfois sans savoir au juste pourquoi, et l'on est alors désarmé « pour ce que le rire est le propre de l'homme » ; je crois même qu'il est, de temps en temps, hygiénique.

Polyeucte, de Pierre Corneille. — **Les Femmes Savantes**, de Molière (14 décembre). — Ce fut une soirée bien remplie : dix actes et un seul entr'acte. De huit heures à minuit, nous n'eûmes qu'un court répit. Heureux encore que le rire de Molière vint détendre nos esprits haussés jusqu'à l'héroïsme Cornélien ! Pour nous donner du cœur, nous n'avions plus que la ressource de songer aux amateurs de théâtre qui, dans certaines régions des Flandres, écoutent sans sourciller quinze ou vingt actes de suite, ou de considérer la jeunesse des écoles, spectatrice assidue du théâtre classique, dont le bel appétit ignore la satiété. Tout de même, j'émets timidement le vœu que le menu soit dorénavant moins copieux.

Polyeucte, martyr, tragédie chrétienne, ainsi qu'il est imprimé dans les vieilles éditions, est peut-être, de toutes les tragédies de Corneille, la plus humaine et la plus vivante. Ce fut pourtant celle qui étonna le plus les contemporains, à cause de son sujet chrétien. A notre tour, nous nous étonnons que traiter un tel sujet ait pu passer pour une périlleuse audace. Nous ignorons les sujets « réservés » et notre théâtre touche-à-tout, qui ne s'embarrasse d'aucun scrupule, nous a habitués à voir dans tout cas une matière dramatique. Quoi qu'il en soit, l'élévation des sentiments en cause n'éloigne pas la foule de *Polyeucte* ; bien au contraire. La mâle éloquence de Corneille agit puissamment sur le public sincère de la province et les graves conflits des passions et du devoir religieux l'émeuvent plus profondément que les crises psychologiques de nos héros modernes.

Par contre, il nous est impossible de partager les scrupules de l'auteur en ce qui touche les unités de lieu et de temps et ce dogme nous apparaît bien désuet. Grâce à lui, toute l'action se passe dans l'éternel vestibule des classiques, ce qui ne va pas sans engendrer invraisemblance et monotonie. Grâce à lui, nous sommes affligés de ces truchements nécessaires que sont les « confidents » ; que leurs explications nous semblent froides et comme leur disparition nous serait parfois agréable ! Les personnages de Stratonice et de Fabian sont vraiment de bien gênants témoins, tandis qu'en leur présence, Pauline avoue son secret amour à Sévère :

Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte.

Invraisemblable aussi cette soudaine conversion d'un Félix, malgré

les explications de l'auteur qui voulait satisfaire son public. Il nous est difficile d'admettre que Félix, ce descendant direct de Pilate, à qui « les dieux et l'empereur sont plus que sa famille », adopte aussi subitement des convictions qui devaient lui paraître à tout le moins dangereuses.

J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter.

Que dira-t-il donc du dernier supplice qui l'attend, glaive ou lions ?

Rarement, il est ici question des interprètes ; M. Jean Froment, dont nous voyons souvent le nom reparaître sur les programmes, mérite cependant une exception. Cet excellent acteur, qui ne pouvait éprouver un sentiment sans le pousser au paroxysme et se croyait obligé, dans le tragique, de forcer sa voix jusqu'au diapason maximum, ce qui était quelque peu fatigant pour les nerfs et les oreilles, possède maintenant toute la gamme des demi-nuances. Si nous avons retrouvé tout l'éclat de sa voix cuivrée dans l'apostrophe :

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'Univers,
il a dit sur un timbre d'une douceur charmante :

Source délicieuse en misère féconde...

Voilà qui témoigne d'un persévérant et rare effort de mieux dire.

Il a su aussi, en qualité de metteur en scène, restituer les authentiques intentions des auteurs, et cela témoigne d'un intelligent souci d'interprétation. Tant d'acteurs s'imaginent naïvement « créer » leurs rôles, qu'il convient de louer hautement M. Froment de s'être mis à l'école des dramaturges, dont il doit être le fidèle serviteur.

Si Corneille, selon la parole qui coûta tant d'encre et de travail à des générations de potaches, « a peint les hommes tels qu'ils devraient être », je crois bien que Molière a su peindre les Français tels qu'ils sont. A qui en douterait j'opposerais le chaleureux accueil fait invariablement aux paroles de bon sens de Chrysale, d'Henriette ou de Martine. Chantecler sera toujours ravi de s'entendre dire :

La poule ne doit point chanter devant le coq.

Il se passera assurément longtemps avant que la femme française ait, pour régner à son foyer ou au Parlement, d'autres moyens d'actions que ceux que son charme lui vaudra ou que sa native habileté mettra entre ses mains.

Et c'est jusque dans les personnages épisodiques de Philaminte, de Trissotin et Vadius que nous apparaît la pérennité des peintures molièresques : ces portraits semblent brossés d'hier et n'ont pas une craquelure. Combien de chefs-d'œuvre de l'année 1913 résisteront à pareille épreuve du temps et paraîtront vivants encore aux spectateurs de l'an 2154 ?

A. D.

NOTES ET CURIOSITÉS

Le vendredi 5 décembre dernier, à Paris, la Société Moderne d'Instruments à vent donnait un concert de musique française moderne, dans la salle de la Schola cantorum. A côté des Pierre de Bréville, Albéric Magnard, Albert Roussel, Vincent d'Indy, nous relevons le nom de notre compatriote M. Jean Vadon, organiste de St-Ferdinand des Ternes, à Paris, dont on donnait une première audition de *Souvenirs du Forez*. Cette œuvre, inspirée par le pays natal, comprend 4 pièces, *Montagne du soir*, *Jour de fête*, *Chanson d'aïeul*, *Vendanges*. Il nous revient qu'elle a obtenu un vif succès.

Beau succès aussi pour une nouvelle œuvre de notre jeune compositeur, qui a été exécutée le dimanche 14 décembre, à l'église Saint-Etienne, à Roanne. C'était un *Laudate Dominum* pour chœur à quatre voix égales, avec accompagnement obligé de cuivres et orgue. Malgré sa brièveté, cette composition a donné, dans une forme très ramassée, une impression saisissante de force et de grandeur.

Signalons enfin que, durant le même office, on a aussi entendu les œuvres de deux compositeurs roannais, qui ont été fort goûtées : un *Ecce Panis* de M. Raoul Chassain de la Plasse, un *O Salutaris* pour quatre voix inégales, de M. J. Blanchardon.

*
*
*

Epigramme : *Sur la Joconde*.

Vingt mille un Parisiens curieux sont allés
Revoir Mona Lisa rentrée en son palais.
Tous, tous l'ont reconnue ! et la chose imprévue,
C'est que vingt mille au moins ne l'avaient jamais vue !

CRAZY.

*
*
*

Nous rappelons à nos lecteurs que nous tenons à leur disposition, contre une somme de cinq francs, mais en nombre fort restreint, une suite complète, sur papier Japon Impérial, de toutes les illustrations parues dans les quatre livraisons de l'année 1913.

Le gérant : C. HERRGOTT.

